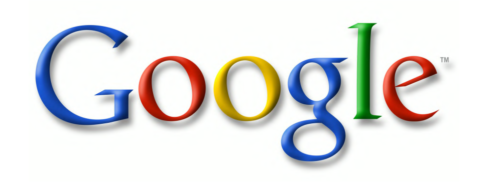


QUE DIRA LE MONDE?

COMÉDIE

EN CINQ ACTES EN PROSE

PAR

ERNEST SERRET

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855



LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Einführung

QUE DIRA

LE MONDE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Second Théâtre-Français, le 17 mai 1854.

DU MÊME AUTEUR :

LES FAMILLES[1], comédie en cinq actes et en vers.
LES TOURISTES, comédie en trois actes et en vers.
EN PROVINCE, comédie en trois actes et en vers.
LA PAIX A TOUT PRIX, comédie en deux actes et en vers.
LES FONDS SECRETS, comédie-vaudeville en un acte.
LES PARENTS DE MA FEMME, comédie-vaudeville en un acte.
LES INCERTITUDES DE ROSETTE, comédie-vaudeville en un acte.

1 Cette pièce a obtenu le prix de 3,000 francs destiné à la meilleure comédie.

Paris.—Typogographie de MORRIS et COMP., rue Amelot, 64.

QUE DIRA
LE MONDE

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

PAR

ERNEST SERRET

Deuxième Édition



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
—
1854

A MON AMI HIPPOLYTE ADAM.

PERSONNAGES.

HERMANN DE COURTENAY[1].	MM. LAFERRIÈRE.
LE GÉNÉRAL DE COURTENAY, son oncle.	TISSERANT.
LE PRINCE TÉLESKI.	REY.
FÉLICIEN RIMBAUD.	KIME.
ALEXANDRE LEGRAND.	SAINT-GERMAIN.
DE THÉRIGNY.	VONOVEN.
ÉMILE RENAUD.	BUTHIAU.
LÉONARD.	DOUIN.
DANIEL, domestique.	BARRÉ.
DURAND, personnage muet.	
INVITÉS DE FÉLICIEN, DOMESTIQUES.	
AMÉLIE DE VERNEUIL, jeune veuve.	Mmes FERNAND.
CLAIRE, femme de Félicien.	GRANGÉ.
LOUISE, sœur de Claire.	BÉRENGÈRE.
MADAME DE PONTSABLÉ.	ANTHEAUME.
MADAME ROBIN DE LA CREUSE.	LEDHUY.
MADAME BLONDEAU, tante de Daniel et nourrice de madame de Verneuil.	GRASSAU.
PLUSIEURS DAMES, UNE FEMME DE CHAMBRE.	

La scène se passe de nos jours : le premier acte à Meudon, le troisième à Jouy, tous les autres à Paris.

[1] Hermann de Courtenay est un jeune premier rôle.

QUE DIRA
LE MONDE

ACTE PREMIER.

A MEUDON. — Le salon d'un pavillon situé à l'extrémité d'un parc. Porte au fond donnant sur un perron assez élevé. Portes latérales. Au premier plan, à gauche, une cheminée sur laquelle il y a une pendule, deux vases, etc.; une causeuse, un guéridon devant la causeuse, un fauteuil de l'autre côté ; à droite une fenêtre, une petite table, un fauteuil, etc. Au fond, deux consoles, sur l'une desquelles on voit un vase de forme élégante.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, puis MADAME BLONDEAU.

AMÉLIE, venant du parc.

Il est parti. (Allant à la fenêtre.) Ah ! d'ici je puis le voir encore. (Appelant.) Hermann ! (Elle agite son mouchoir.) Hermann !

MADAME BLONDEAU, venant de la gauche.

Sortir ainsi dans le parc, à six heures du matin, à l'humidité, la tête nue et vêtue à peine ! (Elle ferme la porte du fond.) Madame ! Elle ne m'entend pas. Elle le regarde s'éloigner, et elle restera là tant qu'elle pourra distinguer le bruit des pas de son cheval. Si elle me voit, elle croira que je l'épie. Rentrons.

AMÉLIE, se dirigeant vers la chambre à droite.

Il a disparu. (Apercevant madame Blondeau, avec un peu de trouble et sévèrement.) Que faisiez-vous là ?

MADAME BLONDEAU.

Vous n'êtes point prudente. Ce vent du matin est si frais ! Voyez, vous frissonnez.

AMÉLIE.

Tu es trop bonne, ma pauvre Blondeau, tu me soignes comme un enfant : tu es toujours restée ma nourrice.— Il est de bonne heure, va.

MADAME BLONDEAU, à part.

Comme elle paraît triste !

AMÉLIE, à elle-même.

Il était rêveur, préoccupé. Il ne m'aime plus comme autrefois. (Voyant que madame Blondeau l'observe, elle dit avec impatience.) Rentrez donc !

MADAME BLONDEAU.

Je ne rentrerai que si vous me promettez d'être plus raisonnable et de ne point rester, comme hier, accoudée pendant une heure sur la rampe du perron.

AMÉLIE.

Tu as raison, il fait froid. Je rentre. Embrasse-moi.

MADAME BLONDEAU, l'embrassant.

Je vous aime comme ma fille.

AMÉLIE, à part.

Ma mère ne m'embrasserait pas !

SCÈNE II.

MADAME BLONDEAU, seule.

Ce n'est pas de froid qu'elle tremblait. Pauvre enfant ! Elle ne m'a jamais rien dit de ses chagrins, mais nous nous entendons sans nous parler. Quand on a failli et qu'on a l'âme honnête, on pleure même sur son bonheur.

(Elle se dirige vers sa chambre.)

SCÈNE III.

DANIEL, MADAME BLONDEAU.

DANIEL, du perron, et à voix basse.

Hé ! ma tante Blondeau !

MADAME BLONDEAU.

Qu'est-ce que c'est? Comment! c'est toi, vaurien! Que viens-tu faire ici?

DANIEL.

Je viens causer avec vous, ma tante.

MADAME BLONDEAU.

Va-t'en, n'avance pas. Souviens-toi à quelles conditions tu es entré chez madame la comtesse. Tu ne dois jamais pénétrer dans le parc avant huit heures, et il t'est défendu de mettre les pieds dans ce pavillon.

DANIEL, *s'avançant, les mains dans les poches.*

Je le sais bien, ma tante, je le sais bien.

MADAME BLONDEAU.

Veux-tu bien t'en aller! veux-tu bien te retirer! Tu vas réveiller madame.

DANIEL.

Bah! ouiche! Il y a plus d'une heure qu'elle est levée.

MADAME BLONDEAU.

Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que vous osez dire, monsieur mon neveu?

DANIEL.

Prenez garde à votre tour, ma tante, vous allez réveiller madame.

MADAME BLONDEAU.

Voyez-vous, l'impertinent! Je l'ai fait venir du pays, je lui ai procuré une place excellente, et il me manque! Va, va, ton compte est bon. Je te ferai chasser, tu retourneras d'où tu viens.

DANIEL.

Hier, c'était encore possible, mais aujourd'hui! Est-ce qu'on renvoie un domestique qui a le secret de ses maîtres?

MADAME BLONDEAU, *effrayée.*

Que veux-tu dire?

DANIEL.

Je sais tout, là.

MADAME BLONDEAU.

Ah! mon Dieu!

DANIEL.

Écoutez donc, ma tante Blondeau, je ne suis plus un innocent. Vous me faites venir de chez nous pour servir madame la comtesse de Verneuil, une veuve, riche et votre fille de lait. La place est bonne, je ne m'en plains pas : bien vêtu, bien nourri, bien couché, et le reste. Mais j'ai vu tout de suite, en arrivant à Paris, que la maison de votre fille de lait était une maison louche. D'abord, il y a un escalier borgne où personne ne passe, qui donne sur un jardin où personne ne va. Je n'avais pas aimé ça. Les autres domestiques m'avaient bien dit des choses, mais je n'étais sûr de rien. Voilà qu'arrive le printemps. Madame s'en vient à Meudon, à sa campagne. Mais, au lieu d'emmener tout son monde, elle n'emmène que vous et moi, ma tante Blondeau ; et, au lieu d'habiter le château, elle s'installe avec vous dans ce petit pavillon tout au bout du parc ; et moi, on me fait coucher tout seul dans cette grande maison, si bien que, les premières nuits, j'ai eu des peurs à faire claquer les dents. On m'enjoint, en outre, de ne jamais traverser le parc avant huit heures et de ne jamais approximer le pavillon qu'on ne m'y appelle. Je vous avoue que ma délicatesse en a été blessée. J'ai compris qu'il se passait quelque chose, et je me suis promis d'en avoir le cœur net. Par malheur, j'ai le sommeil dur, je m'éveillais toujours trop tard. Ce matin, j'ai été plus heureux, et j'ai tout vu.

MADAME BLONDEAU.

Qu'est-ce que tu as vu ?

DANIEL.

J'étais monté sur un arbre du bois, derrière le parc. Tout à coup je vois madame sortir du pavillon, donnant le bras à un beau monsieur que j'ai bien reconnu et qui se nomme...

MADAME BLONDEAU.

Prends garde, malheureux !

DANIEL.

Ils se sont promenés dans le parc, et ils se parlaient de si près, de si près, que personne n'en aurait pu rien entendre. Je vous demande si j'ai entendu quelque chose, perché comme j'étais ! Cependant elle le conduit jusqu'à la petite porte, et là je crois qu'il va filer. Ah ! bien, oui ! ils se remettent à causer de plus belle. Ils y seraient encore, je pense, car leur conversation semblait furieusement intéressante. Enfin l'ennui me prend, je

siffle un air. Madame se rejette en dedans, le monsieur l'embrasse sur le front, et crac, il saute sur son cheval, qu'il avait attaché au pied d'un arbre. Madame court, monte quatre à quatre les marches du perron : « Hermann ! Hermann ! » Elle agite son mouchoir ; lui part au galop. Et voilà, ma tante, voilà ce qu'on apprend à voir lever l'aurore et les petits oiseaux.

MADAME BLONDEAU.

Malheureux ! c'est ainsi que tu me récompenses de mes bontés pour toi ? Va tu n'es qu'un espion et un ingrat !

DANIEL.

Oui, c'est bon, faites-moi de la morale : je pourrai bien vous en faire à mon tour. Osez-vous bien, vous qui êtes une femme respectacle, à votre âge, vous, ma tante Blondeau, favoriser de pareilles intrigues ?

MADAME BLONDEAU, à part.

C'est vrai.

DANIEL.

Et me donner un si mauvais exemple !

MADAME BLONDEAU, de même.

C'est vrai.

DANIEL.

A moi le fils de votre propre sœur !

MADAME BLONDEAU.

Ah !

DANIEL.

A moi à qui vous servez de mère !

MADAME BLONDEAU, presque pleurant, et à voix basse.

Pardonne-moi, mon bon Daniel, pardonne-moi !

DANIEL.

Vous pardonner, ma tante ? Jamais. Je sortirai de cette maison, oui, j'en sortirai, si on ne me donne pas d'augmentation.

MADAME BLONDEAU, en colère.

Et moi qui avais la bonhomie de m'attendrir ! Va-t'en, vaurien ! pour la dernière fois, va-t'en ! Mais non, écoute, Daniel, écoute, mon garçon. Ma pauvre maîtresse est assez malheureuse. N'aie jamais l'air de rien savoir. Moi-même je n'en sais pas plus

que toi, elle ne m'a rien dit ; mais elle est si bonne ! Ne lui demande pas d'augmentation, ce qui pourrait faire croire que tu as découvert quelque chose. Tiens, voilà cinq francs. Tu en auras davantage. Chut, et retire-toi !

DANIEL.

Ah! ma tante Blondeau, vous êtes la perle des tantes. Ma pauvre mère avait bien raison de dire qu'on gagne toujours quelque chose à se lever de bonne heure.

MADAME BLONDEAU.

Pas un mot surtout, pas un mot!

DANIEL.

Suffit, ma tante. J'ai de quoi me taire.

MADAME BLONDEAU, seule.

Il m'a fait un mal!...

(Elle va s'asseoir à gauche.)

SCÈNE IV.

AMÉLIE, Mme BLONDEAU.

AMÉLIE.

Blondeau !

MADAME BLONDEAU.

Madame...

AMÉLIE, lui pressant les mains.

Ma chère et bonne nourrice!

MADAME BLONDEAU.

Vous nous écoutiez, madame? Pardonnez-moi.

AMÉLIE.

Te pardonner! C'est à moi plutôt d'implorer ton pardon et ton indulgence. J'ai manqué de confiance en toi, j'aurais rougi de t'ouvrir mon cœur. Je t'ai traitée depuis deux ans, depuis la mort de mon mari, comme une indifférente, comme une étrangère, non, pas même comme une étrangère! car je t'ai imposé la complicité de ma faute sans te rien dire, sans te rien expliquer. Il a fallu que le hasard m'apprît ce que je n'ignorais pas, du reste; il a fallu que je comprisse que ma honte n'était un mystère pour personne; il a fallu cela pour que je vinsse te dire : Écoute, voilà le secret de ma vie!

MADAME BLONDEAU.

Si cet aveu-là doit renouveler vos peines, je n'ai besoin de rien savoir, ne parlez pas.

AMÉLIE.

Tu veux dire que tu sais tout avant que j'aie parlé. Non, tu ne sais rien; du moins, tu sais ce qui me condamne et non ce qui m'excuse. — Assieds-toi là.

MADAME BLONDEAU.

A côté de vous, madame?

AMÉLIE.

N'es-tu pas ma meilleure, ma plus fidèle amie, celle qui remplace ma mère? Et si ma mère était là, ce n'est point assise à côté d'elle, sa main dans la mienne, c'est à genoux que je parlerais.

MADAME BLONDEAU.

Vous vous faites du mal. Ne me dites rien, je vous en prie.

AMÉLIE.

Mon mari... Tu as connu le comte. Maître de ma fortune, une fois ma mère morte, il commença par te chasser. Ah! funeste séparation! C'était ma sauvegarde et mon bon ange qui s'éloignait de moi.

MADAME BLONDEAU.

Madame, madame, encore une fois, je ne veux rien entendre. N'en sais-je point assez pour vous excuser, mon Dieu? Le comte était un monstre. Une sainte eût succombée à votre place. Puis, quel contraste! Monsieur de Courtenay, si noble, si généreux, si délicat, si plein d'honneur! vous l'avez aimé. Eh bien! après tout, qu'a-t-on à dire? N'êtes-vous pas veuve maintenant? n'êtes-vous pas libre? Vous seriez bien folle de vous tourmenter, ma foi!

AMÉLIE.

Tu ne dis pas ce que tu penses. Toi si sévère, tu affectes cette morale facile pour me réconcilier avec moi même. — Ah! je suis bien malheureuse!

MADAME BLONDEAU.

Mais cela n'a pas le sens commun; mais je ne vous comprends pas, moi; mais vous perdez l'esprit, ma pauvre enfant. D'abord vous avez tout ce qu'il faut pour être heureuse : indépendante, une grande fortune, et un cœur dévoué (je ne parle pas du

mien), un cœur qui vous adore. Pourquoi prendre plaisir à se désoler? Une chose qui m'étonne, — me permettez-vous de le dire? — c'est que vous n'épousiez point monsieur Hermann.

AMÉLIE.

Il ne veut pas.

MADAME BLONDEAU.

Il ne veut pas?

AMÉLIE.

Ah! tu ne te figures pas ce que c'est que d'avoir donné de tels droits sur soi à un homme! Hermann m'aime. Oh! je ne puis douter de son amour. Mais je dépends de lui, vois-tu. Dès que je fus libre, ma première pensée fut de lui offrir ma main. Je n'écoutais que mon cœur. Hélas! il me répondit qu'il était pauvre et que j'étais riche, et qu'il n'entrait pas dans ses principes de devoir sa fortune à une femme.

MADAME BLONDEAU.

Mais c'est indigne, cela! Il vous a perdue, déshonorée...

AMÉLIE, se levant.

Déshonorée! C'est toi qui l'as dit. Voilà peut-être le grand obstacle.

MADAME BLONDEAU.

Pouvez-vous le penser?

AMÉLIE.

Non, je ne veux pas arrêter mon esprit là-dessus. Hermann a une idée exagérée de l'honneur. Je suis riche, en effet, et il a le cœur si haut placé, que, d'abord, je n'eus pas le courage de chercher une autre cause à son refus. Mais depuis...

MADAME BLONDEAU.

Eh bien?

AMÉLIE.

Depuis, il a fait un héritage, je le sais. A présent il est riche, presque aussi riche que moi, et il ne me parle de rien.

MADAME BLONDEAU.

Parlez-lui vous-même.

AMÉLIE.

Lui en parler, Blondeau! Mais, je te le répète, je suis dans la position la plus fausse, la plus cruelle; il a sur moi tous les droits, et sur lui je n'en ai aucun. Si je parle mariage, il peut

se fâcher, que sais-je? rompre avec moi. Il n'attend peut-être qu'une occasion. Non, non, je suis folle avec mes craintes : il m'aime, il m'aime de toute son âme, j'en ai mille preuves, mais il ne veut pas m'épouser.

MADAME BLONDEAU.

Eh bien! je lui parlerai, moi.

AMÉLIE.

N'en fais rien, il croirait que c'est par mon ordre. D'ailleurs, ne suis-je pas heureuse? N'est-il pas envers moi prodigue de soins charmants, d'attentions délicates? Ne se montre-t-il pas plus que moi-même jaloux de mon honneur? Il croit empêcher ainsi le monde de médire. Il le croit, c'est assez. Il croit que son amour est un mystère impénétrable. Hélas! les hommes ne sont pas comme nous; ils ne savent pas interpréter les sourires, les regards et les moindres paroles. Que de fois un accueil plus réservé, les yeux baissés d'une prude, un danseur plus hardi, m'ont révélé que ma honte était publique! Je suis à la merci de tous et de chacun, à la merci de ce domestique. On ne peut l'éviter, vois-tu, tous nos efforts sont vains, on n'échappe point à l'œil vengeur du monde.

(Elle va s'asseoir sur le fauteuil à gauche, et pleure.)

MADAME BLONDEAU.

Calmez-vous, je vous en prie à mains jointes, calmez-vous, et si monsieur Hermann ne veut pas vous épouser...

AMÉLIE.

J'en mourrai.

MADAME BLONDEAU.

Allons, allons! Est-ce qu'on meurt à votre âge? Je vais me fâcher aussi! Vous voilà toute pâle. Il faut prendre quelque chose, du thé ou de la fleur d'oranger. Non, du thé. Ce sera votre déjeuner.

AMÉLIE.

Tu ne m'en veux plus?

MADAME BLONDEAU, l'embrassant au front.

Si, si, je vous en veux, je vous en veux beaucoup.

AMÉLIE.

Tu es bonne, et je suis heureuse de t'avoir dit mes peines, cela me portera bonheur.

(Madame Blondeau sort par la gauche.)

SCÈNE V.

AMÉLIE, *seule.*

Non, rien ne me porte bonheur à présent. (*Elle se lève.*) J'avais mis hier dans mes cheveux les fleurs qu'il préfère, il ne l'a pas même remarqué. Mon Dieu! ne m'aimerait-il plus? — Au fait, qu'est-ce qui le retient? Un jour l'ennui peut le prendre. Je ne suis plus pour lui qu'une distraction; il n'y a d'autre lien qui me rattache à lui, qui le rattache à moi, que mon amour et son caprice. Il me parlait hier de cette brillante Italienne... Je crains toutes les femmes. — Ce matin, il a voulu par deux fois me dire quelque chose, je l'ai pressé de s'expliquer, il s'est arrêté et est devenu sérieux. « Le moment n'est point convenable, » a-t-il dit. J'ai tremblé, et il m'a regardée de son plus doux regard. N'importe! il a quelque chose de triste à m'annoncer. Quoi? Je ne le saurai que trop tôt peut-être.

SCÈNE VI.

MADAME BLONDEAU, AMÉLIE.

Madame Blondeau porte un thé complet et un gros bouquet qu'elle tient comme elle peut.

AMÉLIE, *courant à elle et la débarrassant du bouquet.*

Pourquoi te charger ainsi? N'as-tu pas ton neveu pour t'aider?

MADAME BLONDEAU.

Non, c'est un trop vilain garnement.

AMÉLIE.

De qui sont ces fleurs?

MADAME BLONDEAU.

De ce prince étranger, votre voisin.

AMÉLIE.

Ah! de mon Moldave. Qu'elles sont belles! Il a été sans pitié, il les a toutes moissonnées pour moi. Donne-moi un vase. (*Madame Blondeau va pour prendre un des vases de la cheminée.*) Non, pas celui-ci. Mon vase favori, mon cher vase! (*Elle indique celui qui est sur une des consoles du fond, dépose les fleurs sur la table à droite, et prenant le asc des mains de madame Blondeau.*) Je crains toujours qu'on ne le casse.

Ce vase est un héritage, vois-tu, un triste héritage! Recommande-le bien à ton neveu. Je serais au désespoir si on me le cassait. (Arrangeant les fleurs.) Quelle odeur exquise ! Tu ne sais pas, ma bonne, ce bel étranger est amoureux de moi. Il m'a fait, ce printemps, dans un bal, une déclaration en forme. Je lui ai dit que j'étais trop heureuse d'être veuve pour songer jamais... Comme on ment, ma pauvre fille ! j'avais les yeux fixés sur Hermann en répondant cela.— Il s'est trouvé, par miracle, mon voisin de campagne. Il m'a fait demander la permission de me présenter ses hommages ; je lui ai fait répondre que je ne recevais personne à la campagne, et il m'envoie des fleurs. — (Donnant le vase à madame Blondeau.) Mets-les sur la cheminée. Bien. C'est charmant ! (S'asseyant sur la causeuse.) Verse-moi du thé maintenant. Qui vient là ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DANIEL, puis HERMANN.

MADAME BLONDEAU.

Qu'est-ce que tu demandes ? On ne t'a pas appelé.

DANIEL.

C'est quelqu'un qui voudrait voir madame la comtesse.

MADAME BLONDEAU.

Tu sais bien que madame la comtesse ne reçoit personne.

DANIEL.

C'est ce que j'ai dit

AMÉLIE.

Il faut pourtant savoir qui c'est.

MADAME BLONDEAU.

Madame te demande qui c'est.

DANIEL.

Qui c'est ?

MADAME BLONDEAU.

Oui, oui, oui.

DANIEL.

Vous n'avez pas besoin, ma tante, de me brutaliser comme ça.

MADAME BLONDEAU.

Répondras-tu à madame ?

DANIEL.

Vraiment, ma tante, j'ai envie de demander mon congé. Votre service est trop dur.

MADAME BLONDEAU.

Quelle patience !

AMÉLIE.

Vous ne songez point à me quitter, Daniel ?

DANIEL.

Dame !...

AMÉLIE.

Je vous augmenterai.

MADAME BLONDEAU.

Mais veux-tu dire enfin à madame qui est-ce qui est là?

DANIEL.

Puisque la consigne est générale...

MADAME BLONDEAU.

N'importe !

DANIEL.

C'est un monsieur.

MADAME BLONDEAU.

Son nom, son nom, son nom ?

DANIEL.

Attendez donc, je ne m'en souviens déjà plus. Monsieur de Tour... Monsieur de Court...

AMÉLIE, *vivement.*

Monsieur de Courtenay ?

DANIEL.

C'est ça.

AMÉLIE.

Hermann?

DANIEL.

C'est ça même, Monsieur Hermann de Courtenay. Je vais lui dire...

AMÉLIE.

Non! D'ailleurs il est trop tard. Le voilà. (*A part.*) Mon Dieu! Qu'y a-t-il?

HERMANN, s'avançant et s'inclinant avec respect.

Pardon, madame, de venir vous déranger si matin. J'ai à vous parler d'une affaire tellement sérieuse pour moi...

AMÉLIE.

Pour vous? (Aux Domestiques.) Allez. (A Hermann.) Que je suis donc fâchée de vous recevoir ainsi, en négligé!... (A Daniel.) Sortez donc!

DANIEL, à part.

Que de simagrées! Et c'est pour moi cependant qu'ils font toutes ces manières-là.

(Il sort par le fond, madame Blondeau par la gauche.)

AMÉLIE.

Votre visite, monsieur, est tellement inattendue...

SCÈNE VIII.

HERMANN, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Hermann, au nom du ciel, que veut dire cela?

HERMANN.

Prenez garde! ce domestique...

AMÉLIE.

Votre air grave et sévère me glace.

HERMANN.

Si je suis grave, Amélie, c'est que j'ai à vous dire des choses graves.

AMÉLIE.

Vous allez me quitter!

HERMANN.

Il faut que vous soyez calme pour m'entendre. Vous alliez prendre du thé : voulez-vous m'en offrir?

AMÉLIE.

Que vous me faites de mal!

HERMANN, souriant.

Ce n'est point précisément pour cela que je suis venu.

AMÉLIE, avec joie.

Vraiment? (Appelant.) Blondeau! Blondeau! une tasse.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME BLONDEAU.

AMÉLIE.

Donnez une tasse. Monsieur de Courtenay me fait le plaisir de partager mon déjeuner. (Madame Blondeau apporte une tasse et une serviette.) Mais du thé ne vous suffit pas. (Mouvement d'Hermann. — A madame Blondeau.) Si, si, cela suffira. (Voyant qu'Hermann lui fait signe d'être prudente.) Vous m'avouerez, du moins, monsieur, que votre visite est un peu matinale. Mais la campagne excuse tout.

MADAME BLONDEAU.

Madame la comtesse n'a plus besoin de moi?

AMÉLIE.

Merci, ma bonne. Je servirai monsieur.

SCÈNE X.

HERMANN, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Je vous assure, Hermann, que votre sang-froid m'effraye. Par pitié, expliquez-vous bien vite.

HERMANN.

Ecoutez-moi donc.

AMÉLIE.

S'agit-il de vous ou de moi? De nous, j'en suis sûre. Les hommes sont cruels. Vous me regardez en souriant, et vous vous taisez!

HERMANN.

Me laissez-vous le temps de m'expliquer, madame?

AMÉLIE.

Madame! Pourquoi ce vilain mot?

HERMANN.

Ce n'est point à mon Amélie, c'est à madame de Verneuil que je viens rendre visite.

AMÉLIE.

Très-bien, monsieur. — Mais jure-moi d'abord que tu n'as rien de malheureux à m'annoncer.

HERMANN.

Je le jure.

AMÉLIE.

Ah!

HERMANN.

Votre thé sera froid, et je l'aime très-chaud.

AMÉLIE.

Je vous sers, et je me résigne. Il vous plaît d'éprouver ma patience, mais vous n'aurez pas le plaisir de me voir inquiète.

HERMANN.

Je vous demanderai un peu de crème.

AMÉLIE.

Volontiers. Prenez-vous de ces gâteaux?

HERMANN.

Merci. (Il boit son thé.) Vous voilà silencieuse.

AMÉLIE.

J'attends.

HERMANN.

Amélie, je vous ai prévenue qu'il s'agit de choses sérieuses. J'ai vingt-huit ans passés, je ne suis plus un jeune homme. (Elle écoute avec attention.) Il y a quelques mois encore, je ne songeais qu'à mes plaisirs, à mon bonheur: je songe maintenant qu'à côté des plaisirs il y a des devoirs. Devoir est un bien grand mot, mais je n'en sais pas d'autre. Il me pèse d'être inutile à tous et à moi-même, de rester oisif, quand j'ai tous les moyens de devenir quelque chose, moyens dont sont privés tant de pauvres diables qui n'ont que du talent et de la bonne volonté. Mon oncle m'a, l'autre jour, entretenu de cela. J'en ai ri devant lui, mais, une fois seul, je n'ai pu m'empêcher d'y réfléchir. Le jeune homme est mort en moi, il est temps que l'homme commence.

AMÉLIE.

Mon Dieu! C'est une rupture que vous venez m'annoncer, c'est une séparation que vous voulez? Oui, c'est là cette pensée qui vous poursuit depuis quelques jours, et que vous n'osiez exprimer. Je ne veux point de préparations, parlez tout de suite. Ne m'aimez-vous plus?

HERMANN.

Que voilà bien votre tête! Vous devancez mes idées, vous les

discutez avant de les connaître. Je vous parle comme à un ami, ne m'écoutez pas avec ce trouble croissant. Je vous aime, Amélie, ah! plus tendrement, plus profondément que jamais!

AMÉLIE.

Cher Hermann!

HERMANN.

Mais notre liaison, quoique vous soyez libre à présent, n'en est pas moins une liaison en dehors des lois du monde. Je sais qu'elle est restée secrète. Mais il ne faut que la plus frivole circonstance pour la révéler, pour vous compromettre, et je serais au désespoir qu'on se permît le moindre propos sur votre compte.

AMÉLIE.

Vous voulez quitter Paris. Pourquoi tous ces détours? N'avons-nous pas l'Italie, la Suisse? Vous n'avez qu'à dire : où vous irez, j'irai.

HERMANN.

Non, je ne veux point quitter Paris. Amélie, l'amour ne peut remplir la vie d'un homme. Il me faut l'amour avec tout ce qui lui aide, avec tout ce qui l'appuie, avec la famille, avec la position, avec l'estime publique enfin. (Amélie baisse la tête.) Jusqu'ici je n'avais pu songer à réaliser mon vœu le plus cher. J'étais sans fortune, et je n'aurais jamais voulu devoir ma fortune à un mariage. Aujourd'hui, je me trouve à la tête d'un assez joli revenu; ma pauvre tante m'a laissé de quoi être heureux, de quoi me marier à mon goût, et c'est votre main, madame, que je suis venu vous demander.

AMÉLIE, se jetant dans les bras d'Hermann.

Ah! cruel!

(Il la fait asseoir sur le fauteuil qu'il vient de quitter.)

HERMANN.

Amélie, mon Amélie, qu'as-tu donc? Reviens à toi!

AMÉLIE.

Ce n'est rien, c'est la joie, la surprise... — Tiens, me voilà revenue et j'écoute. Répète-moi...

HERMANN.

Chère Amélie!

AMÉLIE.

Je t'assure que je n'ai pas entendu.

HERMANN.

Ma chère et belle Amélie!

AMÉLIE.

Ma main! Tu me demandes ma main? (*Se levant.*) La voilà, monsieur. Elle est à vous, elle est à monsieur de Courtenay. Le cœur reste à mon Hermann.

HERMANN, *souriant.*

Aussi je ne vous l'ai pas demandé, madame. Depuis deux jours je voulais vous en parler, mais j'avais un scrupule. Il me semblait que la chose exigeait une démarche officielle. J'ai risqué la démarche.

AMÉLIE.

Et pourquoi, je vous prie, m'avoir torturée ainsi? Pourquoi ne m'avoir pas dit cela tout de suite?

HERMANN.

C'était pour me venger de vos soupçons. N'avez-vous pas cru que j'allais vous quitter?

AMÉLIE.

Cher Hermann!

HERMANN.

Personne ne connaît mes projets, pas même mon oncle. Gardez-moi le secret quinze jours encore. Aussitôt que vous serez de retour à Paris, plus de mystère, plus d'amour : le mariage.

AMÉLIE.

Je n'aime pas vos mots ironiques. Toujours de l'amour.

HERMANN.

Je ne viendrai plus ici... que rarement. Je crains qu'on ne me voie. Nous nous rencontrerons sans doute, nous avons des amis communs autour d'ici. A propos, on court aujourd'hui à la Marche, je voudrais vous y voir.

AMÉLIE.

Vous m'y verrez.

HERMANN.

Je vous préviens que je ne m'arrêterai qu'un moment pour

vous saluer. Adieu. Je suis d'un déjeuner de garçons, à Paris, chez M. Alexandre Legrand, un jeune homme affligé de plusieurs millions, de beaucoup d'amis et de quelques ridicules. (Allant prendre son chapeau.) Qui vous a donné ces fleurs ? Elles n'étaient pas là ce matin.

AMÉLIE.

C'est mon voisin, ce jeune Moldave, le prince Téleski, qui me les a envoyées.

HERMANN.

Ah!

AMÉLIE.

N'est-ce pas qu'elles sont belles ?

HERMANN.

Superbes. Mais je vous ferai présent d'un autre vase. Celui-ci est affreux.

AMÉLIE.

Affreux! Je le trouve charmant.

HERMANN.

Je maintiens qu'il est affreux.

AMÉLIE.

Vous ne le voyez pas avec mes yeux, mon ami. C'est un cadeau de ce pauvre Nelvil.

HERMANN.

Lord Nelvil? Ah! oui, je sais.

AMÉLIE.

C'est une relique, et j'y tiens beaucoup, plus qu'à ces fleurs, assurément. Voulez-vous que je vous décore ? (Elle détache une rose du bouquet et la lui met à la boutonnière.) Il faut qu'à mon tour je vous fasse une confidence. M. de Téleski est amoureux de moi, mais amoureux... Il a demandé ma main, il y a six mois. Je vous l'ai caché, Hermann, pour ne pas avoir l'air de provoquer la détermination que vous venez de prendre.

HERMANN.

Bah! Vraiment? Ce boyard sentimental ? Il déjeune avec nous. (L'embrassant sur le front.) A bientôt.

AMÉLIE.

Je vous reconduis.

HERMANN.

Y pensez-vous ? Que diraient vos gens ? Sonnez.

AMÉLIE, la main sur un des cordons de la cheminée.

Et je ne vous remercie pas, et je ne vous dis pas toute la joie de mon cœur. (Revenant près d'Hermann.) Ah ! vous m'avez relevée à mes propres yeux.

HERMANN.

On vient !

AMÉLIE.

Vous savez jouer la comédie, vous; moi, je ne puis cacher mon trouble et mon bonheur.

HERMANN.

Contenez-vous, de grâce !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL.

Madame la comtesse a sonné.

AMÉLIE.

Reconduisez monsieur.

HERMANN.

Madame. — J'aurai l'honneur et le plaisir de revoir madame la comtesse à Paris.

AMÉLIE, très-émue.

Monsieur.

DANIEL, à part.

Comme si j'étais dupe de leur manége ! Ah ! les maîtres ! Ça fait pitié.

SCÈNE XII.

AMÉLIE, seule.

Est-ce une illusion ? Est-ce bien Hermann qui s'éloigne, est-ce lui que je viens d'entendre ? Sa femme ! Je serais sa femme ?

SCÈNE XIII.

MADAME BLONDEAU, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Viens, viens ; je suis si heureuse ! Ma joie a besoin de se répandre. Il est venu... Sais-tu pourquoi? Il m'épouse, il est venu me demander ma main.

MADAME BLONDEAU.

Ah !

AMÉLIE.

Oui, oui. Comme tu me regardes ! C'est bien simple. Il m'épouse, lui, Hermann de Courtenay ! Ah ! j'en perds la tête. Viens m'habiller. Non, plutôt, laisse-moi seule, laisse-moi repasser dans mon cœur tout ce qu'il m'a dit et me persuader que ce n'est point un rêve.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XIV.

MADAME BLONDEAU, DANIEL.

MADAME BLONDEAU.

J'en suis tout étourdie aussi, moi, toute troublée. Cette chère enfant !...

DANIEL.

Il est sorti cette fois-ci par la porte de tout le monde. Mais je me suis bien amusé. Quand je pense à toutes leurs belles phrases ! « Monsieur. — J'aurai l'honneur et le plaisir de revoir madame la comtesse à Paris. » Et ils croient qu'on a ses yeux dans ses poches !

MADAME BLONDEAU.

Veux-tu te taire!

DANIEL.

Si je ne l'avais pas vu ce matin...

MADAME BLONDEAU.

Tu n'as rien vu.

DANIEL.

Je n'ai rien vu?

MADAME BLONDEAU.

Non.

DANIEL.

C'est un peu fort!

MADAME BLONDEAU.

C'est comme cela.

DANIEL.

Ce monsieur n'aime pas madame?

MADAME BLONDEAU.

Quel mal y a-t-il, s'il doit l'épouser?

DANIEL.

Lui?

MADAME BLONDEAU.

S'il le lui a promis?

DANIEL.

Bah!

MADAME BLONDEAU.

S'il est venu ici pour...

DANIEL.

Allons donc! Vous n'êtes pas encore assez fine pour moi, matante Blondeau. Des promesses! On en fait tant et on en tient si peu! Moi qui parle, j'ai promis vingt fois le mariage.

MADAME BLONDEAU, en colère.

Va, tu n'es qu'un... (On sonne à droite.) Madame m'appelle. Garde-toi de jaser! Tu n'es qu'un franc mouvais sujet.

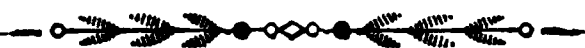
(Elle entre chez la comtesse.)

DANIEL, seul, s'asseyant près de la table et se versant une tasse de thé.

Après cela, dans le grand monde, à Paris, on tient peut-être ces promesses-là. Nous verrons bien.

(Il boit pendant que la toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME.

A Paris. — Une salle à manger. Porte au fond, portes à gauche. A droite, deux fenêtres ayant vue sur le boulevard. On est à table. C'est la fin d'un déjeuner de garçons.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les personnages, a partir de la droite, sont assis dans l'ordre suivant :

HERMANN, DURAND, ÉMILE, ALEXANDRE LEGRAND, LÉONARD, LE PRINCE TÉLÉSKI, DE THÉRIGNY, DEUX DOMESTIQUES.

ALEXANDRE, à un Domestique.

Débouche, débouche! Nous ne craignons pas les détonations.

DE THÉRIGNY.

C'est le dix-huitième coup de canon depuis la reprise des hostilités.

ALEXANDRE.

Bah! En mangeant, ça fait le vide.

HERMANN.

Je vous ferai observer, messieurs, que, si nous voulons nous rendre aux courses, il est temps de partir.

ALEXANDRE.

Voyez-vous ce sournois! Je gage qu'il a un rendez-vous aux courses.

HERMANN.

Oui, avec tes cheveaux.

DE THÉRIGNY.

Buvons à nos maîtresses. Nous saurons peut-être ainsi pour quel objet mystérieux soupire Hermann.

EMILE, LÉONARD, DURAND ET ALEXANDRE.

Oui, oui, à nos maîtresses!

ALEXANDRE.

Mais il faut les nommer.

ÉMILE.

Ma maîtresse est une femme du monde, et je ne veux pas la compromettre.

DE THÉRIGNY.

La mienne a de hautes protections, et je ne veux pas lui nuire.

LÉONARD.

La mienne est un modèle.

ALEXANDRE.

Un modèle de grâce?

LÉONARD.

Non, un modèle qui pose, et je ne veux pas la signaler à mes confrères.

ALEXANDRE.

Hermann, je gage que tu as un rendez-vous.

HERMANN.

Je gage, moi, que tu tomberas de cheval.

ALEXANDRE.

Gageons. L'autre jour je montais Arabelle, j'ai été jeté bas, c'est vrai. Qui ne l'eût été à ma place? Arabelle est une capricieuse. Mais aujourd'hui je monte Fleur-de-Marie. Fleur-de-Marie n'a jamais démonté personne. Fleur-de-Marie descend en ligne droite de Prune-de-Monsieur. Prune-de-Monsieur appartenait à M. Godot. M. Godot était un naturaliste. Il la vendit à lord Say. Lord Say la croisa avec lady Pembroke. Lady Pembroke était de race. D'où il suit que Fleur-de-Marie est bien la fille de son père et de sa mère.

HERMANN.

Messieurs, buvons aux chevaux d'Alexandre.

TOUS.

Aux chevaux d'Alexandre!

ALEXANDRE, se levant.

Messieurs, je suis touché...

(Il se rassied.)

DE THÉRIGNY.

Il faut avouer que notre amphitryon est un heureux coquin.

Il a vingt-cinq ans, une figure charmante, il est bien fait, il a un tailleur qui le comprend, six chevaux, une cave admirable et cent mille livres de rente pour mettre en relief tous ses avantages personnels. Alexandre, levez-vous et saluez la société.

ALEXANDRE, se levant.

Messieurs, je suis touché...

(Il se rassied.)

LÉONARD.

Vive le grand Alexandre!

ALEXANDRE.

Vous savez, Léonard, que je n'aime pas qu'on joue sur les mots. Ne perdrez-vous donc jamais vos manières de rapin?

DE THÉRIGNY.

Il lui manque pourtant une chose, à ce cher Alexandre.

ALEXANDRE.

Laquelle, voyons, laquelle?

TOUS.

C'est...

HERMANN.

Que chacun parle à son tour.

DE THÉRIGNY.

C'est un nom. Tu as beau écrire Alexandre le, puis avec une majuscule : Grand, c'est mesquin. Un de mes amis, que des revers de lansquenet ont réduit à vendre sa terre, aspire à te compléter. Sa terre a nom : le Pont-de-Loques. Nous aurions Alexandre le Grand du Pont-de-Loques.

ALEXANDRE.

C'est un peu long.

ÉMILE.

Ce qui manque, selon moi, à monsieur Legrand, c'est un duel. S'il avait tué quelqu'un qui en valût la peine, il serait tout à fait posé.

LÉONARD.

Ce qui lui manque, selon moi, c'est une galerie de tableaux.

HERMANN.

Selon moi, c'est une maîtresse.

ALEXANDRE, se levant.

Un moment, un moment, messieurs ! Si nous étions plus nombreux, je manquerais de tout. Je ne manque de rien, grâce au ciel; et, pour ne répondre qu'à la dernière accusation, je vous dirai, entre nous, qu'il n'est pas un jeune homme à Paris qui ait subjugué plus de femmes que moi. — A boire!

TOUS, en riant.

Bravo! bravo!

HERMANN.

Messieurs, buvons aux femmes d'Alexandre.

TOUS.

Aux femmes d'Alexandre!

ALEXANDRE.

Messieurs, je suis touché... Mais c'est un fait. Modestie à part, je plais beaucoup aux femmes. Ce n'est pas que je sois très-beau. Certes, je ne me crois pas un Adonis, mais j'ai certain je ne sais quoi.

LÉONARD.

Vous avez le chic.

ALEXANDRE.

Oui, j'ai le chic, comme dit peu élégamment notre ami Léonard. On ne peut se faire une idée de la multitude de pères qui m'ont offert leurs filles. On a maintes fois essayé de me compromettre, on m'a tendu des piéges; les frères m'on demandé raison, les mères ont désiré que je leur donnasse des explications; et, ce qu'il y a de particulier, c'est que, si les femmes honnêtes m'aiment, les autres m'adorent. Je pourrais citer parmi les étoiles de la danse...

(Il parle bas à Emile.)

ÉMILE.

Bah?

ALEXANDRE.

Et encore!

(Il parle bas à Léonard.)

LÉONARD.

Pas possible?

DE THÉRIGNY.

Point d'aparté. Jouons cartes sur table. Je crois qu'Alexandre se fait des illusions; il n'est pas taillé en Don Juan moderne.

ALEXANDRE, *piqué.*

Cependant, mon cher...

ÉMILE.

Pour plaire aux femmes, il ne s'agit que d'avoir un bon tailleur. Joignez-y une cravate bien mise, de beaux cheveux et une main blanche, on arrive à tout.

LÉONARD.

Je crois moi, que, pour faire des conquêtes dans notre siècle, il faut être artiste de la tête aux pieds et se poser carrément et sans ambages.

HERMANN.

A mon avis, le meilleur moyen de plaire aux dames, c'est de se singulariser, de ne ressembler à personne.

DE THÉRIGNY.

Je suis tout à fait de votre avis. Les femmes sont si bizarres! Vous avez tous connu lord Nelvil. C'était un grand blond, ni beau ni laid, qui ne ressemblait à personne, mais qui n'était pas mieux qu'un autre.

ÉMILE.

Il mettait admirablement sa cravate.

LÉONARD.

C'était un artiste!

DE THÉRIGNY.

Il avait une manière de prononcer le français qui aurait fait la fortune d'un théâtre de genre. Cela posé, mon cher Hermann, vous m'accorderez bien que madame de Verneuil est une des plus jolies femmes de Paris?

ALEXANDRE.

Madame la comtesse de Verneuil?

DE THÉRIGNY.

Oui.

HERMANN, *qui a tressailli, baisse les yeux, regarde son assiette, joue un air avec son couteau et répond :*

Je vous l'accorde.

ALEXANDRE.

C'est incontestable. A propos, Hermann, tu la connais beaucoup, présente-moi donc.

HERMANN.

Elle n'est pas à Paris, elle est...

DE THÉRIGNY.

A Meudon.

ALEXANDRE.

Eh bien! nous irons la voir à Meudon.

HERMANN.

Elle ne reçoit pas à la campagne.

ÉMILE, se levant.

Mais l'histoire, l'histoire ? Qu'a de commun lord Nelvil avec madame la comtesse de Verneuil ?

DE THÉRIGNY.

Ce qu'il y a de commun, messieurs? C'est que ce franc original a triomphé le premier de cette vertueuse beauté.

HERMANN, à part, et très-ému.

L'insolent !

ÉMILE.

Est-ce bien sûr ?

DE THÉRIGNY.

C'est un fait.

ALEXANDRE.

La preuve ?

DE THÉRIGNY.

On ne prouve pas les faits.

HERMANN, à part.

La défendre, c'est la compromettre. J'attendrai.

DE THÉRIGNY.

Enfin c'est une femme à laquelle tout le monde ne peut se vanter de plaire. Les plus habiles ont échoué. Eh bien! lord Nelvil, avec quelques phrases de son jargon anglo-français, a touché le cœur de la dame.

TOUS.

Bah ! vraiment ?

DE THÉRIGNY.

Ce qui vient à l'appui de ce que disait Hermann, que pour réussir au près du sexe il ne s'agit que de se singulariser.

ALEXANDRE.

J'avais toujours considéré madame de Verneuil comme une femme légère, et cependant vertueuse. Craignant de perdre mon temps, je m'étais abstenu. Ah! elle a été la maîtresse de lord Nelvil? Après cela, toutes les femmes sont plus ou moins faillibles. Je me rappelle...

(Il parle à l'oreille de Léonard.)

ÉMILE.

Cela me fait penser...

(Il parle à l'oreille de Durand.)

DE THÉRIGNY, au Prince.

Et moi-même...

(Il lui parle bas et en riant.)

HERMANN, à part, avec rage.

Et ne pouvoir le souffleter! (Haut.) Eh bien! messieurs, pourquoi ce silence? pourquoi vous parler à l'oreille? Nommez ces dames, nommez-les tout haut. Entre nous, faut-il vous le dire, c'est une chose qui m'indigne et me révolte que cette façon cavalière que nous avons de déshonorer les femmes. Soyez belle, ayez la jeunesse et la grâce, l'esprit et la fortune; consumez vos jours à fêter le monde, à l'amuser; donnez un sourire à chacun, soyez prodigue d'indulgence et de bonté même envers les sots: qu'en recueillerez-vous? Une riche moisson d'injures. On vous déchire après vous avoir flattée, on jette de la boue sur vos fleurs après en avoir respiré les parfums. On a dîné, dansé, soupé chez vous pendant tout un hiver. Pauvres femmes! qu'avez-vous à réclamer? On est quitte envers vous, puisqu'on vous paye en calomnies!

ALEXANDRE, se levant.

Ah çà! Hermann, à qui en as-tu donc?

LE PRINCE, se levant aussi.

Monsieur Hermann a raison. On peut médire sans casser les vitres. (A de Thérigny.) Un exemple frappant de ce que vous disiez tout à l'heure me revient à l'esprit, et je veux vous en faire part.

DE THÉRIGNY, surpris.

A moi monsieur?

LE PRINCE.

Oui, monsieur. — De grâce, messieurs n'interrompez point

vos confidences, vous troubleriez la mienne. Éloignons-nous un peu.

ÉMILE, bas à Léonard.

Enfin, nous connaissons la couleur de ses paroles! C'est le premier mot que prononce ici Son Altesse Moldo-Valaque.

LE PRINCE, emmenant de Thérigny sur le devant de la scène, lui dit à voix basse.

Vous venez d'insulter une femme digne de tous les respects. Ne faites aucun mouvement de surprise, souriez, monsieur, souriez, je vous prie. Madame de Verneuil est de mes amies. A quelle heure mes témoins pourront-ils passer chez vous?

DE THÉRIGNY.

Eh! mais... dans la soirée.

LE PRINCE.

Ce sera pour demain.

DE THÉRIGNY.

Pour demain, soit.

LE PRINCE.

Rions un peu maintenant. (Haut.) Qu'en dites-vous?

DE THÉRIGNY.

C'est très-drôle, prince, c'est très-drôle.

(Tout le monde s'est levé de table.)

ALEXANDRE.

Quel dommage, prince, que nous ne puissions partager le plaisir de notre ami! Mais la discrétion! Personne n'en a plus que moi quand il s'agit de l'honneur d'une femme. — Qu'as-tu donc, Thérigny? te voilà tout triste.

DE THÉRIGNY.

Moi? Rien. N'allons-nous pas fumer?

ALEXANDRE.

C'est juste, je m'oubliais. Nous n'avons plus qu'une heure.

LE PRINCE, à Hermann, regardant la fleur qu'Amélie lui a mise à la boutonnière.

Vous avez là une rose magnifique.

HERMANN.

N'est-ce pas?

LE PRINCE.

Et fort rare. Mon jardinier qui prétendait qu'il n'y en avait que chez moi!...

HERMANN.

Des roses ?

LE PRINCE.

De cette espèce. J'en ai cueilli une ce matin, que j'ai mise dans un bouquet.

HERMANN.

Vous êtes amateur, prince?

LE PRINCE.

Et connaisseur.

ALEXANDRE, auquel un Domestique est venu parler bas.

Le général? Le général de Courtenay? Mais qu'il entre, qu'il entre. (Le Domestique sort.) Hermann, c'est ton oncle le général qui te demande. Dis-lui... Mais le voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

HERMANN, allant à lui.

Mon oncle...

LE GÉNÉRAL.

Ah! te voilà. On m'a dit chez toi que tu étais à deux pas, chez le petit Legrand, et j'ai voulu profiter de l'occasion pour lui serrer la main. — Où diable est-il donc?

ALEXANDRE.

Me voilà, général.

LE GÉNÉRAL, lui secouant la main.

Eh! bonjour, mon garçon. Toujours brillant et bien portant! C'est son père trait pour trait. (A Hermann.) Nous avons servi ensemble, son père et moi. Il était munitionnaire des troupes que je commandais. J'ai remporté quelques victoires, et il a gagné quelques millions. Peste! il vaut mieux entretenir les armées de tout, en les privant de quelque chose, que de les commander. Quel luxe! Et vous donnez comme ça à déjeuner à vos amis, mon gaillard ?

ALEXANDRE, assez froidement.

Oui, général.

HERMANN.

Et un excellent déjeuner encore.

TOUS.

Excellent !



LE GÉNÉRAL.

Touchante unanimité ! Mais je vous ai dérangés, messieurs. Je ne voulais que dire un mot à Hermann. (A Alexandre.) Et le père Legrand vous a donc laissé?...

ALEXANDRE.

Deux millions, à votre service, général.

LE GÉNÉRAL.

Oui, à mon service! Qu'il a gagnés à mon service, vous voulez dire. Ce diable de Legrand! impossible de le toucher au défaut de la cuirasse. Il avait toujours de bonnes raisons pour nous fournir de mauvaises choses. Eh! n'est-ce pas son portrait que je vois là? (Il regarde un portrait qui est au-dessus de la première porte à gauche.) Oui, c'est lui-même. Ah! vieux gueux! vieux gueux! Il n'y a pourtant que ces vieux gueux-là qui font fortune.

ALEXANDRE, se dressant sur la pointe des pieds.

Général!

LE GÉNÉRAL, lui posant la main sur l'épaule et examinant tour à tour sa figure et le portrait.

C'est bien cela. Le nez en trompette, la bouche fendue, et le toupet même, le toupet!

ALEXANDRE, en colère.

Mais, général...

LE GÉNÉRAL.

Et nous faisons danser l'héritage du papa Legrand, à ce que je vois? Mais je vous laisse, messieurs. Viens-tu, Hermann?

ALEXANDRE.

Nous vous cédons la place, restez, nous allons voir mes chevaux. (A part.) Ces vieux grognards ont des manières... (Haut.) Venez-vous, messieurs?

(Ils sortent tous par le fond.)

LE GÉNÉRAL, riant.

Drôle de petit bonhomme!

SCÈNE III.

HERMANN, LE GÉNÉRAL.

HERMANN.

De quoi s'agit-il, mon oncle? Allez-vous encore nous quitter, reprendre du service, retourner en Afrique?

LE GÉNÉRAL.

Non, monsieur mon neveu, j'ai de l'Afrique et du service par-dessus les yeux, et je ne quitterai plus Paris que pour la dernière campagne. Mais comme vous savez très-bien, je suis l'exécuteur testamentaire de ma femme, laquelle, dans sa sagesse, a jugé à propos de vous laisser tout son bien, et à moi rien. Il y avait, pour surcroît, un tas de legs de mille bêtises; puis des mineurs, des oppositions, que sais-je, moi? Tout cela m'a donné un mal de chien! Mon Élise, qui savait mon horreur pour les paperasses, a voulu m'y plonger jusqu'au cou après sa mort. A la fin j'en suis hors. M. Robertin, le notaire, m'a dit que tout était terminé; il ne manque plus que ta signature. Je vous signifie donc, monsieur mon neveu, d'avoir à passer chez lui demain dans la matinée.

HERMANN.

J'y passerai, mon oncle. Mais rien ne presse.

LE GÉNÉRAL.

Au contraire, car je veux en finir, je veux te remettre en mains propres toute ma fortune, c'est-à-dire toute la fortune de ma femme.

HERMANN.

Je vous ai déjà dit que je vous en laisserais la jouissance avec plaisir.

LE GÉNÉRAL.

Laisse-moi donc tranquille! Je t'ai déjà dit, moi, que je n'ai besoin de rien. Ma retraite me suffit. Mais, à présent que te voilà riche, tu vas te marier, j'espère.

HERMANN.

Oh! j'ai le temps.

LE GÉNÉRAL.

Ces jeunes gens sont étonnants! Ils ont le temps de tout faire.

Figure-toi, mon garçon, que j'ai tenu jusqu'à cinquante-cinq ans le même langage que toi. J'avais le temps. Qu'est-il arrivé? J'ai demandé une demoiselle mûre qui s'est empressée de m'accepter, mais qui m'en a fait voir de grises. Dans le militaire il n'y a pas de milieu, les maris mènent ou sont menés, on est officier ou soldat. Je n'étais que soldat dans mon ménage, et j'avais une patience! Ah! j'ose espérer que les six années que j'ai passées auprès de mon Élise me seront comptées un jour. Elle prétendait que je n'avais pas de poésie dans l'âme. Pas de poésie! Je le crois bien, moi qui déteste les vers. Et elle avait mal aux nerfs, et c'était là qu'elle voulait aller, et demain là-bas, et après-demain ici. Juge comme c'était régalant avec ma goutte. Tout cela, vois-tu, parce que j'avais cinquante-cinq ans. Elle prétendait que j'aurais dû l'épouser vingt ans plus tôt, quand je ne soupçonnais même pas qu'elle fût au monde. Enfin, le ciel me l'a prise. Je croyais n'avoir plus qu'à jouir en paix de ce que j'avais si légitimement conquis. Ah! bien, oui! Elle fait un testament par lequel elle te laisse tout et à moi rien.

HERMANN, souriant.

Je vous répète, mon oncle...

LE GÉNÉRAL.

Je ne te le reproche pas. Mais va signer chez Robertin, que je n'en entende plus parler; et, pour le reste, n'attends pas que tu aies cinquante-cinq ans.

HERMANN.

Je méditerai vos conseils et votre exemple.

LE GÉNÉRAL.

Il se moque de moi à présent! On voit bien qu'il n'a plus de ménagements à garder, qu'il ne soigne plus mon héritage.

HERMANN.

Pouvez-vous le penser, mon oncle?

LE GÉNÉRAL.

Certainement, je le pense. Ma femme n'était ta tante que par alliance, tu n'avais rien à attendre d'elle... Au diable! n'en parlons plus.

HERMANN.

Je regrette que ce qui m'a causé tant de joie vous ait causé tant de peine; car je ne vous le cache pas, mon cher oncle, j'ai hérité avec délices.

LE GÉNÉRAL.

Vraiment ?

HERMANN.

Oui, il ne me manquait que cela pour être heureux! Vous savez que je fais assez peu de cas de l'argent. Eh bien! depuis un an, mon rêve était de m'enrichir. Le ciel m'a dispensé de cette vilaine besogne qui nous fait toujours perdre quelque chose de ce qu'il y a en nous de noble et de bon. La fortune est venue à moi toute seule, et je l'ai reçue à bras ouverts. C'est qu'à mon âge, au moment où l'on veut asseoir sa vie, il est si doux d'avoir la liberté, je veux dire la richesse! Une trop grande délicatesse, complice de la pauvreté, fait souvent obstacle au bonheur. On craint de paraître cupide en n'étant qu'amoureux ; on a honte d'avouer un choix qui a l'air d'un calcul. Le riche peut dire : Voilà la femme de mon cœur ! Ah ! tenez, tenez, mon oncle, soyez franc : l'héritage me convenait mieux qu'à vous.

LE GÉNÉRAL.

Je ne suis pas de ton avis. Mais, dis-moi, songerais-tu, par hasard, à quelqu'un ?

HERMANN, après avoir hésité un instant.

Je vous dirai cela dans quinze jours.

LE GÉNÉRAL.

Je sais bien ce qui t'arrête, moi. Une chaîne à rompre, n'est-ce pas, quelque grande dame qui te retient captif? J'en avais une aussi au moment où j'épousai ta tante. Ce n'était pas une grande dame, par exemple ! C'était plutôt... J'en ai eu bien des désagréments. — Mais qu'est-ce qu'il y a donc là dehors ? On fait un vacarme... (Allant à la fenêtre.) Que de monde sur le boulevard!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALEXANDRE, ÉMILE, LÉONARD, DURAND.

ALEXANDRE.

Pardon, général. Il n'y a par là qu'une fenêtre sur le boulevard, ces messieurs s'en sont emparés. Vous permettez ?

HERMANN.

Qu'y a-t-il donc?

(Émile, Léonard et Durand regardent à la première fenêtre.)

ALEXANDRE, *ouvrant la deuxième fenêtre.*

Un cheval échappé, une voiture...

LE GÉNÉRAL.

Tout le monde accourt pour voir, et personne pour arrêter le cheval. Tas d'imbéciles !

HERMANN.

Il y a deux jeunes dames dans la voiture.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! heureusement le cheval s'abat. Un monsieur saute...

HERMANN.

Mais, c'est Félicien Rimbaut !

ALEXANDRE.

Qui ?

HERMANN.

Un de mes amis.

(Il fait quelques pas.)

ALEXANDRE, *l'arrêtant.*

Offre à ces dames de venir se remettre, se reposer un moment chez moi.

HERMANN.

Oui, oui, je descends.

(Il sort vivement. Alexandre fait signe aux Domestiques de reculer la table.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* HERMANN.

ALEXANDRE.

Ce monsieur est tellement entouré qu'il ne peut faire un pas. Ah ! il se dégage, il ouvre la portière. Grand Dieu ! une des dames semble évanouie. Quelle aventure !

LE GÉNÉRAL.

Drôle de petit bonhomme !

ALEXANDRE.

Est-ce de moi que vous parlez, général ?

LE GÉNÉRAL.

Mais oui, vous me faites rire, j'ai du plaisir à vous voir.

ALEXANDRE.

Général, je vous prie... (Regardant sur le boulevard.) Ah! voici Hermann. Il serre la main du monsieur et prend dans ses bras la jeune personne évanouie. (Tirant son lorgnon.) C'est bien une jeune personne? Oui. Elle s'appuie sur son bras. Ils sortent de la foule et viennent de ce côté. — Messieurs, passez dans le salon. Tant de jeunes gens effrayeraient ces belles infortunées.

LE GÉNÉRAL.

Je ne suis pas un jeune homme, je reste.

ALEXANDRE, bas aux deux autres.

Le général manque entièrement de savoir-vivre. (Haut.) Allez, chers. Je vous permets d'écouter aux portes.

(Léonard et Emile entrent à gauche.)

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, à part, considérant Alexandre.

Il est vraiment curieux.

ALEXANDRE.

Y a-t-il donc en moi quelque chose d'extraordinaire?

LE GÉNÉRAL.

Mais non, mais non. Drôle de petit bonhomme!

ALEXANDRE.

Ah! c'est trop fort!

LE GÉNÉRAL, riant.

C'est que c'est tout son père! On n'est pas plus ressemblant.

ALEXANDRE.

Général, je vous prie de ne rien dire devant ces dames qui puisse effleurer la mémoire de mon père.

LE GÉNÉRAL.

Soyez traquille, je ne parlerai pas de ses fournitures.

ALEXANDRE, à part.

Il m'insulte! C'est heureux qu'il n'y ait pas de témoins!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HERMANN, CLAIRE et LOUISE.

HERMANN, donnant le bras à Louise, que Claire soutient de l'autre côté.

Comment vous trouvez-vous, à présent ?

LOUISE.

Oh! très-bien. Je ne me suis pas évanouie, non, c'était la frayeur.

CLAIRE.

Assieds-toi.

(Elles saluent Alexandre, et Louise s'assied.)

ALEXANDRE.

Mesdames, je suis...

HERMANN.

Le maître de la maison, monsieur Legrand, qui est trop heureux de vous offrir l'hospitalité.

ALEXANDRE.

Ces dames ont dû être bien émues.

CLAIRE.

J'en tremble encore, monsieur. Mais c'est la faute de mon mari.

ALEXANDRE.

Mademoiselle est mariée?

CLAIRE.

Oui, monsieur. (A Hermann, et regardant le Général avec attention.) Dites-moi, quelle est cette autre personne?

HERMANN.

C'est mon oncle.

LOUISE, se levant.

Votre oncle!

CLAIRE.

Mais, n'est-ce pas le général?...

LOUISE.

Oui.

CLAIRE.

Le général de Courtenay?

HERMANN.

Lui-même.

CLAIRE et LOUISE, courant au Général et lui prenant chacune un bras.

Est-il possible! Quoi! général, c'est vous?

LE GÉNÉRAL, surpris.

Mesdemoiselles...

CLAIRE.

Quelle rencontre!

LOUISE.

Il ne nous reconnaît pas!

LE GÉNÉRAL.

Diable m'emporte, si...

CLAIRE.

Regardez-nous bien.

LE GÉNÉRAL.

Je vous regarde... Eh! si, parbleu! Ces grands yeux, cette mine éveillée... Louise! Claire!

LOUISE et CLAIRE.

Général...

LE GÉNÉRAL, les embrassant.

Mes chères enfants! Louise et Claire Bernard, les filles de mon vieux camarade Bernard!

CLAIRE.

Tout juste.

LE GÉNÉRAL.

Que je faisais sauter sur mes genoux, il y a trois ans, étant en garnison à Nancy.

LOUISE.

C'est cela.

LE GÉNÉRAL.

Et vous êtes mariées?

CLAIRE.

Nous sommes mariées.

LE GÉNÉRAL.

Avec qui?

LOUISE.

Avec Félicien Rimbaut.

LE GÉNÉRAL.

Et vous, Claire?

CLAIRE.

Avec Félicien Rimbaut.

LE GÉNÉRAL.

Toutes les deux?

CLAIRE.

Toutes les deux. C'est-à-dire, c'est moi qui suis sa femme, et ma sœur reste avec nous.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure. Et votre mère?

LOUISE.

Elle est aux eaux.

LE GÉNÉRAL.

Ah çà!... comment connaissiez-vous mon neveu?

CLAIRE.

C'est un ami de mon mari. Puis nous avions rencontré monsieur Hermann à Paris, dans le monde.

LE GÉNÉRAL.

Bien, très-bien. Mais, moi, je me perds dans tout cet imprévu là. — Comment ce bienheureux accident vous est-il donc arrivé?

LOUISE.

Et Félicien?

CLAIRE.

Je l'oubliais.

LOUISE.

Qu'est-il devenu?

CLAIRE.

Mon Dieu!... Venez général.

(Elles entraînent le Général et se dirigent vers le fond.)

ALEXANDRE, *à Hermann.*

Charmantes ! Sont-elles riches ?

HERMANN.

On le dit.

CLAIRE.

Ah! le voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FÉLICIEN.

LOUISE.

Vous n'êtes pas blessé ?

FÉLICIEN.

Non, grâce au ciel, je suis intact. Et vous, mes bons petits anges? Indiana, non plus, n'a rien. La pauvre bête! Je l'ai crue morte. Elle est sur ses pieds, elle vous attend; et, quand vous serez tout à fait remises, je suis à vos ordres.

HERMANN, *le présentant.*

Monsieur Félicien Rimbaut. — M. Alexandre Legrand, notre hôte.

FÉLICIEN.

Monsieur...

ALEXANDRE.

Monsieur...

CLAIRE.

Si tu crois, Félicien que nous aurons encore l'imprudence de nous confier à toi, tu te trompes. Je jure, et Louise aussi, que tu ne nous conduiras jamais.

FÉLICIEN.

Mais, ma bonne petite...

CLAIRE.

Jamais !

FÉLICIEN.

Je t'assure que je suis très-prudent.

CLAIRE.

Nous en avons la preuve.

FÉLICIEN.

Ce n'est pas ma faute si Indiana s'est effrayée.

LOUISE.

Elle s'est effrayée parce que vous l'avez agacée, Félicien.

FÉLICIEN.

Si on peut dire!...

CLAIRE.

J'en fais juges ces messieurs.

FÉLICIEN.

Je veux bien.

CLAIRE.

Sachez donc, messieurs....

FÉLICIEN.

Tu vas conter la chose à ta manière.

CLAIRE.

Parle toi-même. Mais au premier détail inexact je te retire la parole.

FÉLICIEN.

Je veux bien. (Aux jeunes gens.) Nous sommes venus ce matin de Jouy. Nous habitons Jouy, près de Versailles, un endroit charmant. Il y avait une manufacture.....

CLAIRE.

Au fait.

FÉLICIEN.

C'était pour acheter un cheval, pour l'essayer, veux-je dire, un cheval à Brogniart. (A Hermann.) Tu sais, notre ami Brogniart, le marchand de chevaux.

CLAIRE.

Au fait, au fait.

FÉLICIEN.

J'y suis, au fait. On attelle Indiana à ma voiture. Nous partons, ces dames derrière, moi devant avec mon groom.

CLAIRE.

Qui est excellent cocher, par parenthèse.

HERMANN.

Et qui vous a versés.

CLAIRE.

Pas du tout, c'est Félicien.

FÉLICIEN.

Ah! si tu ne me laisses pas dire...

CLAIRE.

Dis, dis.

FÉLICIEN.

Je prends les rênes des mains de mon groom, et, sans y penser, je laisse tomber le bout du fouet sur l'oreille d'Indiana. Elle se cabre, je...

CLAIRE.

Tu oublies d'ajouter, mon ami, que le groom te dit : « Prenez garde, monsieur, je la crois vicieuse de l'oreille. »

FÉLICIEN.

Je veux bien, je veux bien. « Je la crois vicieuse de l'oreille, » me dit-il donc. Diable! pensai-je, avant de l'acheter, il faut voir si elle est réellement vicieuse de l'oreille. J'allonge avec précaution un premier coup de fouet.

CLAIRE et LOUISE.

Un second!

FÉLICIEN.

Elle se cabre de nouveau. Alors ces dames... « Mon frère, ne la frappez pas sur l'oreille. » « Mon ami, je te défends de la frapper sur l'oreille. » « Eh! parbleu, dis-je, je sais conduire. » Et j'allonge un deuxième coup de fouet.

CLAIRE.

Un troisième!

LOUISE.

C'était le troisième.

FÉLICIEN.

La bête part au galop le plus naturellement du monde, et tout allait au mieux, quand ces dames se sont mises à pousser des cris aigus qui l'ont effrayée. Plus elle courait, plus ces dames criaient, de façon qu'il n'y a plus eu moyen de la retenir.

CLAIRE.

Il est impossible de dénaturer les faits avec plus d'aplomb! Ce sont vos coups qui l'ont fait partir.

FÉLICIEN.

Je soutiens que ce sont vos cris.

CLAIRE.

Tu l'entends, Louise!

(Félicien recommence tout bas son récit à Hermann et à Alexandre.)

LE GÉNÉRAL, riant.

Moi, je crois que les coups et les cris n'ont rien à se reprocher.

CLAIRE.

Ah! vous passez à l'ennemi.

FÉLICIEN.

Quoi qu'il en soit, si vous voulez remonter en voiture, je réponds de tout maintenant.

CLAIRE.

Vous avez perdu toute ma confiance.

LOUISE.

Et la mienne.

CLAIRE.

A l'avenir je me défierai de vous comme du feu. Tom ramènera Indiana, nous prendrons un fiacre.

ALEXANDRE.

Un fiacre! Fi donc! ma voiture est à votre disposition, mesdames.

CLAIRE.

Vous êtes trop bon, monsieur.

ALEXANDRE.

Comment donc, madame! Je cours donner des ordres...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté ALEXANDRE.

CLAIRE.

Et Louise qui n'a pas encore songé à remercier monsieur Hermann!

LE GÉNÉRAL, riant.

Je vois que mon neveu vous aura sauvé la vie.

LOUISE.

Mais oui, général.

FÉLICIEN.

Tiens, c'est le général.

HERMANN.

Mon oncle.

FÉLICIEN.

Je ne l'avais pas reconnu. Bonjour, général.

CLAIRE.

Tu le connaissais ?

FÉLICIEN.

C'est l'oncle d'Hermann.

CLAIRE.

Et tu ne nous en as rien dit? C'est bien toi! Nous le connaissions aussi.

FÉLICIEN.

Et vous ne m'en avez point parlé ? Ah ! c'est bien vous, par exemple !

CLAIRE.

Quelle différence !

FÉLICIEN, prenant le bras d'Hermann, et à voix basse.

Nous sommes toujours en guerre, comme tu vois. Ah ! cher ami, je suis le plus heureux des hommes. Si tu savais quel trésor j'ai là ! C'est pur, c'est innocent, c'est candide. Marie-toi, Hermann, marie-toi bien vite, si tu peux trouver la pareille. Mais il faut chercher. Ça ne se montre pas, ça se cache comme une violette sous l'herbe. Tiens ! elles voient que je te parle d'elles, elles baissent leurs jolis yeux, elles rougissent. Hein ! sont-elles gentilles !

SCÈNE X.

LES MÊMES, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Mesdames, Drury-Lane et lord Sidney sont à votre disposition.

Vous pouvez être parfaitement tranquilles, ce sont les deux plus pacifiques bêtes de mon écurie.

CLAIRE.

Je vous remercie, monsieur, et nous n'oublierons jamais...

LOUISE.

Oh! non, jamais.

CLAIRE, à Félicien.

Aide-nous donc!

FÉLICIEN.

Certes, nous ne pourrons jamais oublier... jamais!

CLAIRE.

Et si ces messieurs veulent nous faire l'amitié de venir nous voir à la campagne...

FÉLICIEN.

A Jouy.

CLAIRE.

Mais c'est une invitation bien vague que vous faites là, mon ami. Il vaut mieux fixer un jour. Par exemple, si ces messieurs n'ont rien de mieux à faire, qu'ils viennent dîner jeudi avec nous.

ALEXANDRE.

Jeudi? J'ai quatre ou cinq dîners pour jeudi, mais je ne dînerai que chez vous.

HERMANN.

Pour moi, madame, je n'ose vous promettre...

LE GÉNÉRAL.

Laisse-moi donc tranquille!

HERMANN.

Mais, mon oncle...

LE GÉNÉRAL.

Tu n'as rien de mieux à faire. J'accepte pour lui et pour moi.

CLAIRE.

C'est une affaire réglée, messieurs.

LE GÉNÉRAL et ALEXANDRE.

A jeudi.

HERMANN, offrant son bras à Louise.

C'est à moi de vous remettre en voiture : je vous en ai fait descendre.

FÉLICIEN, offrant le sien à Claire.

Ma femme ?

LE GÉNÉRAL.

Pourvu qu'il ne vous arrive pas encore quelque chose !

CLAIRE.

Je n'ai pas peur, mon mari ne conduit pas.

FÉLICIEN.

Ah ! ma bonne amie...

(Ils sortent tous, excepté le Général.)

SCÈNE XI.

LE GÉNÉRAL, seul; puis ALEXANDRE, LÉONARD, ÉMILE, DURAND et DE THÉRIGNY.

LE GÉNÉRAL.

Mais cette petite Louise est justement la femme qu'il faudrait à mon coquin de neveu. C'est une idée qui me vient et à laquelle je réfléchirai.

ALEXANDRE, rentrant, à part.

Cet accident, cette invasion chez moi, cette brusque invitation, tout cela n'est point le pur effet du hasard. C'est peut-être un moyen ingénieux de me présenter cette jeune personne ?

ÉMILE, venant de la gauche.

Nous avons tout entendu. Sont-elles jolies ?

LÉONARD.

Ont-elles l'air artiste ?

ALEXANDRE.

Charmantes, mes bons, et je crois même, s'il faut vous dire toute ma pensée...

(Il leur parle bas.)

DE THÉRIGNY, venant du fond.

Peste, général ! quel don Juan que votre neveu ! Je ne réponds

plus de ces deux dames. L'une le considère déjà comme un sauveur...

LE GÉNÉRAL, se frottant les mains.

C'est vrai.

DE THÉRIGNY.

Une belle en péril, un brave paladin qui vole à son secours : c'est le premier chapitre d'un roman... ou d'un mariage.

LE GÉNÉRAL, de même.

C'est vrai !

DE THÉRIGNY.

Mais qu'en dira madame de... ?

LE GÉNÉRAL.

Madame de quoi ?

DE THÉRIGNY.

Madame de... Vous savez bien.

LE GÉNÉRAL.

Elle en dira ce qu'elle voudra, parbleu !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HERMANN, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Je vous félicite de votre bonne fortune.

HERMANN.

Le mot est ambitieux.

ÉMILE.

Il est juste. La jeune personne s'appuyait sur vous d'une façon toute particulière.

HERMANN.

Je n'ai rien senti, je vous jure.

LÉONARD.

C'est qu'elle est très-légère alors.

ALEXANDRE.

Il faut convenir que ce brave Hermann entend bien la plai-

santerie. Mais nous sommes en retard. Partons, messieurs, partons !

DE THÉRIGNY, prenant le bras d'Hermann.

Avouez, cher...

HERMANN, le repoussant.

Prenez donc garde ! (A part.) Ah ! voici l'occasion que j'attendais !

DE THÉRIGNY.

Qu'avez-vous donc ?

HERMANN.

Vous m'avez marché sur le pied.

DE THÉRIGNY.

Ce n'est pas une raison...

HERMANN.

Tant pis pour vous si vous êtes maladroit.

DE THÉRIGNY.

Vos triomphes vous rendent superbe.

HERMANN.

Pas un mot sur cette jeune fille, je vous prie, ou je saurai la venger de vos sottes calomnies.

DE THÉRIGNY, en colère.

Vous perdez le sens, vous oubliez à qui vous parlez.

HERMANN.

Je sais que je parle à un fat.

ALEXANDRE.

Eh bien ! eh bien !

LE GÉNÉRAL.

Tu as tort, Hermann. On n'a jamais vu d'exemple d'une pareille...

HERMANN.

Laissez, mon oncle, vous n'êtes pas juge dans ma cause. Je ne rétracte rien de ce que j'ai dit.

DE THÉRIGNY.

Si vous ne me faites des excuses sur-le-champ, Hermann, nous nous battrons demain.

HERMANN.

Demain, soit.

LE GÉNÉRAL.

C'est de la folie !

ALEXANDRE.

Hermann !

ÉMILE.

Mon cher Thérigny !

TOUS.

Qu'on s'explique ! — Un moment !

LE PRINCE, *tranquillement.*

Calmez-vous, messieurs, calmez-vous. Ces messieurs n'y songent pas, il est impossible qu'ils se battent... Je vais le leur faire comprendre.

HERMANN.

C'est inutile.

DE THÉRIGNY.

Ne l'essayez pas !

LE PRINCE, *bas.*

Vous avez pris envers moi un engagement pour demain.

DE THÉRIGNY, *de même.*

Je l'oubliais, vous êtes le premier en date.

LE PRINCE, *haut.*

A la bonne heure, monsieur est raisonnable. Quant à vous, monsieur (*bas*), il ne peut se battre avec vous demain, car il doit se battre avec moi.

HERMANN.

Avec vous, prince ? Cédez-moi votre tour.

LE PRINCE.

Je ne puis.

HERMANN.

Vos motifs sont donc bien graves ?

LE PRINCE.

Les vôtres me semblent bien futiles. A moins que ce ne soit un prétexte...

HERMANN.

C'est juste, j'attendrai.

LE PRINCE, haut.

C'est fini, l'affaire est arrangée.

(Léonard débouche une bouteille et remplit les verres.)

ALEXANDRE.

Ah! l'affaire est arr...... C'est à merveille! Et maintenant, en route. Mais, pour noyer toute discorde, Hermann, vidons un dernier verre de champagne.

HERMANN.

Volontiers, et portons un dernier toast. Aux succès d'Alexandre!

TOUS, le verre en main.

Aux succès d'Alexandre!

ALEXANDRE, portant un verre au Général.

Général!

LE GÉNÉRAL.

Drôle de petit bonhomme!

(La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

A JOUY, dans le parc de Félicien Rimbaut. Une salle de verdure ouverte de tous côtés. A gauche, un canapé de jardin; à droite, des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, travaillant assise sur le canapé; LOUISE, appuyée sur le dossier.

LOUISE.

Je t'en prie, dis-le-moi.

CLAIRE.

Non, c'est un secret.

LOUISE.

Tu as fait mettre sept couverts, sept! et nous ne sommes que six.

CLAIRE.

Nous sommes sept.

LOUISE.

Comptons. Nous et Félicien, trois; le général et son neveu, cinq; M. Legrand, six. Le septième?

CLAIRE.

Le septième est une dame. Voilà tout ce que je puis faire pour toi, et je te défends de le dire à Félicien.

LOUISE.

Une dame! Une dame que je connais?

CLAIRE.

Si je te réponds oui, tu vas la nommer. Je suis muette.

LOUISE.

C'est madame Dumarset.

CLAIRE.

Peut-être bien.

LOUISE.

Non, ton mari ne peut pas la souffrir. Ce n'est probablement point une vieille dame.

CLAIRE.

Probablement non.

LOUISE.

C'est sans doute une jolie femme ?

CLAIRE.

Ce ne serait pas impossible.

LOUISE.

C'est madame de... Je te demande une chose. Je vais te nommer une personne; si je devine, tu me le diras.

CLAIRE.

Une seule ?

LOUISE.

Une seule.

CLAIRE.

J'y consens.

LOUISE.

C'est madame de... Avoue que tu es bien dure ! Si je pouvais au moins en nommer deux !...

CLAIRE.

Pourquoi pas dix ?

LOUISE.

C'est madame de... C'est madame de Verneuil.

CLAIRE.

Tais-toi !

LOUISE.

C'est elle !

CLAIRE.

Eh bien, oui, mais tais-toi. Quoique nous ne la connaissions pas encore beaucoup, elle m'a plu tellement au premier abord, que j'ai cru pouvoir risquer une invitation. Je voulais vous en laisser la surprise ; on ne peut rien te cacher à toi. Mais fais bien attention qu'il n'en faut rien dire d'avance à Félicien.

LOUISE.

Sois tranquille. Je suis si contente que tu aies eu cette pensée! De toutes les dames chez lesquelles ton mari nous a menées, c'est madame de Verneuil que j'aime le mieux. Elle est si distinguée, si simple et si bonne! Si j'étais mariée, c'est à elle que je voudrais ressembler.

CLAIRE.

Nous la verrons souvent cet hiver. (Regardant à sa montre.) Il n'est que deux heures, Félicien est à sa toilette. A l'ouvrage, mademoiselle, à l'ouvrage!

(Elles prennent leur broderie, s'asseyent et brodent.)

LOUISE.

Les cheveux du général ont bien blanchi.

CLAIRE.

Son neveu me plaît beaucoup.

LOUISE.

Moi, je suis folle de l'oncle.

CLAIRE.

C'est un joli garçon.

LOUISE.

Un homme de conscience et d'honneur.

CLAIRE.

L'air très comme il faut.

LOUISE.

Un air vénérable.

CLAIRE, riant.

Vénérable, ma chère? monsieur Hermann de Courtenay? Ça, tu me réponds de l'oncle quand je te parle du neveu. Ce n'est pas la première fois, je l'ai remarqué.

LOUISE.

Moi? Dans quel but?

CLAIRE.

Louise, ce serait le premier secret que tu me cacherais.

LOUISE.

Je n'ai point de secret.

CLAIRE.

La main sur la conscience?

LOUISE.

La main sur... Mais c'est de l'espionnage cela!

(Elle se lève.)

CLAIRE, se levant aussi.

Tu te fâches, il y a quelque chose.

LOUISE, pleurant presque de dépit.

Ah! si tu n'étais pas ma sœur...

CLAIRE, bas.

Tu l'aimes!

LOUISE, effrayée.

Si on t'entendait!

CLAIRE.

Il n'y a ici que nous et les petits oiseaux.

LOUISE.

Eh bien!

CLAIRE.

Je t'écoute.

LOUISE.

Depuis notre aventure, depuis qu'il m'a prise dans ses bras, je ne puis penser à lui sans un certain trouble. Mais ce n'est pas de l'amour.

CLAIRE.

J'en suis persuadée.

LOUISE.

C'est de l'embarras, de la gêne, c'est je ne sais quoi enfin, mais ce n'est pas de l'amour.

CLAIRE.

Louise, vous êtes une dissimulée, et je regrette de vous avoir dit mon septième couvert. — Mais... voici quelqu'un.

LOUISE.

Déjà?

CLAIRE.

C'est le général.

LOUISE.

Seul ?

CLAIRE.

Oui. Et Félicien qui n'est pas prêt ! Je suis sûre qu'il n'a pas pu faire le nœud de sa cravate. On ne vient jamais d'aussi bonne heure, non plus...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

CLAIRE.

Eh ! bonjour, général. Que c'est aimable à vous d'arriver le premier !

LE GÉNÉRAL.

Bonjour, mes chères mignonnes, bonjour ; et, puisque le mari n'est pas là, je vous embrasse toutes les deux. — Je viens de bonne heure pour causer avec vous.

CLAIRE.

Pour causer ? Vous qui nous traitiez toujours de petites bavardes !

LE GÉNÉRAL.

Vous pourrez me traiter de grand bavard.

CLAIRE.

Non. Et monsieur votre neveu ?

LE GÉNÉRAL.

Il viendra plus tard.

LOUISE.

Voulez-vous prendre quelque chose ?

LE GÉNÉRAL.

Merci.

CLAIRE.

Vous rafraîchir ?

LE GÉNÉRAL.

Merci.

LOUISE.

Vous asseoir ?

LE GÉNÉRAL.

Merci, merci. Ce que je demande, c'est que nous causions.

CLAIRE.

Causons donc.

LE GÉNÉRAL.

Le difficile est d'entrer en matière. — Votre mari va bien ?

CLAIRE.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

C'est une question terriblement délicate. — Et vous vous portez bien aussi ?

LOUISE.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Je croyais que c'était la chose la plus simple, et voilà que je m'entortille dans mes phrases. Il y a pourtant deux jours que je rumine cela dans ma tête. — Voici de quoi il s'agit. Vous connaissez mon neveu : comment le trouvez-vous ?

CLAIRE.

Charmant !

LE GÉNÉRAL, regardant Louise.

Ah !

CLAIRE.

On ne peut plus aimable, un ton parfait et une figure qui me plaît beaucoup.

LE GÉNÉRAL, à Louise.

Et vous ?

LOUISE, troublée.

Moi ?

LE GÉNÉRAL.

Oui. Comment le trouvez-vous ?

LOUISE.

Je le trouve très-bien.

LE GÉNÉRAL, déconcerté.

Ah !

CLAIRE.

Vous n'avez pas l'air satisfait, général.

LE GÉNÉRAL.

De vos réponses? Mais si. Seulement j'aurais voulu mettre la vôtre dans la bouche de votre sœur.

CLAIRE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE GÉNÉRAL.

Eh! il n'y a pas de quoi me manger des yeux. Cela veut dire qu'en vous voyant l'autre jour, j'ai pensé que mon neveu pourrait convenir à l'une de vous, et je regrette que Louise n'ait pas votre manière de voir.

CLAIRE.

Qui vous dit qu'elle en ait une autre?

LE GÉNÉRAL.

Comment?

CLAIRE.

Eh! général, c'est souvent celle qui en dit le moins qui en pense le plus.

LOUISE.

Claire!

LE GÉNÉRAL.

Est-il possible! Écoutez alors. Je voudrais amener mon neveu à se marier.

CLAIRE.

Quoi! il n'est donc pas décidé? C'est de votre autorité privée que vous nous dites cela? C'est en votre nom seul que vous nous faites de semblables propositions? Mais c'est affreux! mais c'est une trahison! Mais vous vouliez donc surprendre les sentiments de cette chère innocente! Heureusement elle n'a rien dit. Louise, je suis le chef de la famille, je vous défends maintenant de prononcer un mot.

LE GÉNÉRAL.

Alors il faut y renoncer. Car, pour décider Hermann, j'aurais eu besoin du concours de mademoiselle. — J'avais mon plan.

LOUISE.

Quel plan? Encore faudrait-il le connaître. Vous vous expliquez si mal!

CLAIRE.

Louise!

LOUISE.

Parlez.

CLAIRE.

Chut! mon mari. Pas un mot devant lui!

LE GÉNÉRAL.

Le diable l'emporte!

SCÈNE III.

LES MÊMES, FÉLICIEN.

FÉLICIEN.

Ma bonne, je ne peux pas faire le nœud de ma cravate. — Le général!

LE GÉNÉRAL.

Bonjour, monsieur.

FÉLICIEN.

Nous ne vous attendions pas sitôt, général.

CLAIRE.

Félicien!

FÉLICIEN.

C'est-à-dire que vous nous surprenez fort agréablement. (*Montrant sa cravate.*) Voulez-vous bien permettre?...

CLAIRE.

Certainement, le général permet. Voyons.

(*Elle le fait asseoir et lui arrange sa cravate.*)

LE GÉNÉRAL.

A la guerre comme à la guerre, le service avant tout.

(*Il offre son bras à Louise et lui parle bas.*)

FÉLICIEN.

C'est drôle, je n'ai jamais pu nouer mes cravates moi-même.

CLAIRE.

Qui donc vous les nouait avant notre mariage?

FÉLICIEN.

C'était... c'était mon groom.

CLAIRE.

Votre groom, monsieur? — Mais, général, vous parlez bas à Louise, attendez-moi. (A Félicien.) C'est un secret. Restez pour recevoir notre monde. (Au Général et à Louise.) Venez.

FÉLICIEN.

Mais, chère amie...

CLAIRE.

Je vous répète que c'est un secret entre le général, ma sœur et moi. Je vous prie de ne pas nous suivre.

LE GÉNÉRAL.

Vous le menez militairement, à ce que je vois. Allons, monsieur, avancez à l'ordre.

CLAIRE.

Restez là.

FÉLICIEN, faisant la salutation militaire.

Oui, mon officier.

(Le général s'éloigne par la gauche avec Claire et Louise.)

SCÈNE IV.

FÉLICIEN, seul.

Est-elle gentille, ma femme! Ah! qu'elle est gentille! Je ne puis m'y habituer, c'est plus fort que moi, ça me semble toujours nouveau. Je dois rester ici, ne nous avisons pas de désobéir. Mais qu'est-ce qu'elles ont donc? Les voilà toutes les deux pendues au bras de ce vieux général, et parlant! parlant!... C'est un secret. Respectons les secrets de ma femme. C'est égal, j'aurais bien envie de déserter pour aller chercher un cigare. Il est trop tard. Voici quelqu'un, monsieur Legrand... Eh! non, c'est ce cher Hermann. Arrive donc, mon bon, arrive donc!

SCÈNE V.

FÉLICIEN, HERMANN.

HERMANN.

Bonjour, cher ami. Je suis aise de te trouver un moment seul

pour renouveler connaissance, pour retremper nos souvenirs. L'autre jour notre rencontre avait quelque chose de si bizarre, de si inattendu, que je n'ai eu ni la pensée ni le temps de te rien demander. D'ailleurs ces dames étaient là. Elles vont bien?

FÉLICIEN.

A merveille. Elles se promènent avec ton oncle.

HERMANN.

Mon oncle est arrivé?

FÉLICIEN.

Oui, et je l'ai trouvé ici en conciliabule avec ma belle-sœur et ma femme. Il se trame quelque chose entre eux, je ne sais pas quoi. Pourvu que ce ne soit pas contre moi! — Et ton ami! monsieur Legrand, ce jeune millionnaire dont je suis charmé d'avoir fait la connaissance?

HERMANN.

Il vient en voiture. Moi, je suis venu à cheval. — Ainsi te voilà bien réellement marié, et tu es ici chez toi, dans ta terre?

FÉLICIEN.

Dans ma terre.

HERMANN.

J'ai bien su ton mariage, j'ai même reçu ton billet de part, et je connaissais ta femme pour l'avoir rencontrée dans le monde. Je te fais mon compliment, en passant, elle est charmante.

FÉLICIEN.

N'est-ce pas?

HERMANN.

Charmante. Mais l'hiver dernier, tu as été tellement occupé de tes affaires matrimoniales que tu ne m'as rien dit sur elle, sur sa famille. Es-tu content?

FÉLICIEN.

Si je suis content? Enchanté, mon ami, ravi. Je suis depuis six mois au septième ciel, et je monte, je monte encore. J'ai la plus adorable petite femme!... Un ange pour le caractère, un démon pour l'esprit. Elle me mène, mon cher, elle me mène par le bout du nez. C'est charmant! Ah! je te le disais l'autre jour, marie-

toi, marie-toi bien vite. On ne sait pas ce que c'est, vois-tu, on ne peut s'en faire une idée. Marie-toi, Hermann, marie-toi.

HERMANN.

Tu m'en donnerais l'envie.

FÉLICIEN.

Dis-moi, là, sans rire, est-ce que tu y penses?

HERMANN.

Mais quelquefois, quand je suis seul chez moi, le soir.

FÉLICIEN.

C'est justement un soir que j'étais seul que cela m'est venu aussi.

HERMANN.

Il est une heure où l'on se sent fatigué de cette vie nomade, de cette existence en l'air d'un garçon; une heure où l'on serait bien aise de poser le pied quelque part, d'avoir un chez soi enfin.

FÉLICIEN.

Oui, où on est las de toutes ces aventures de jeunesse et de toutes ces belles aventurières. Tiens! tu ne saurais croire quelle différence il y a entre une femme légitime et une maîtresse. Je ne parle pas de ces maîtresses de hasard, qui passent de l'un à l'autre. Non, je parle d'une vraie maîtresse, d'une maîtresse qu'on aime, d'une femme du monde, par exemple, qui s'est oubliée... pour vous. Ces liaisons-là sont, en apparence, ce qui se rapproche le plus du mariage. Eh bien! mon bon, ce n'est pas ça, ce n'est pas ça du tout. Imagine-toi une petite jeune fille bien modeste, bien pure, qui n'a jamais quitté sa mère, qui rougit pour rien, qui se trouble pour rien; enfin imagine-toi ma femme, et compare-là à ma dernière passion, à la belle madame de Montbriand.

HERMANN.

Une vieille coquette.

FÉLICIEN.

Hermann, je vous prie de respecter mes souvenirs. Madame de Montbriand était un femme aimable.

HERMANN.

D'autres s'en étaient aperçus avant toi.

FÉLICIEN.

Cela se peut, mais chacun s'est cru le premier. On se croit

toujours le premier. Après cela, qu'on soit le premier ou le dernier, une maîtresse est toujours une maîtresse.

HERMANN.

Je ne suis pas de ton avis.

FÉLICIEN.

Tu as tort.

HERMANN, vivement.

C'est bien. (Se reprenant.) Et, dis-moi, ton bonheur est doublé d'une jolie dot?

FÉLICIEN.

Certes! deux cent cinquante mille francs et des espérances, un vieux oncle qui a un catarrhe, trois vieilles tantes, toutes trois demoiselles et sans enfants. Enfin j'ai fait un mariage des dieux, et si tu veux, je t'offre la même chance, je m'engage à te servir auprès de ma petite belle-sœur. Elle est jolie, moins d'esprit que ma femme, mais pleine de cœur. Veux-tu?

HERMANN.

Tu es bien bon. Je... je ne me marie pas encore.

FÉLICIEN.

Nous en recauserons. Si tu savais quelle existence je mène! Six mois à la campagne, six mois à Paris, le reste en voyage : les années ont dix-huit mois pour nous. Cette terre est la propriété de ma femme. Ma belle-mère en a encore une qu'elle réserve pour sa seconde fille. Puis nous sommes liés avec tous nos voisins. Nous voyons à Bellevue un sénateur, à Bièvre un conseiller d'État, à Ville-d'Avray madame Bontemps, à Meudon madame la comtesse de Verneuil...

HERMANN.

Madame la comtesse de Verneuil? Ta femme la connaît?

FÉLICIEN.

Je la lui ai présentée. — Cela t'étonne?

HERMANN.

Mais non, il n'y a rien que de très-naturel là-dedans.

FÉLICIEN.

Je sais tout ce qu'on peut dire. Pour une jeune femme comme la mienne on ne saurait prendre trop de précautions, on devrait

être sévère jusqu'au scrupule. La réputation de madame de Verneuil n'est point sans doute à l'abri de tout reproche.

HERMANN.

Tu te trompes. On l'estime beaucoup, au contraire.

FÉLICIEN.

Nous savons ce que nous savons. Mais enfin c'est une bonne personne, toute simple, spirituelle et pas fière. Je me suis souvenu qu'elle m'avait toujours bien accueilli chez elle quand j'étais garçon, et comme, après tout, je n'ai pas la prétention de ne voir que des Lucrèces...

HERMANN.

Je t'assure, Félicien, que tu es dans l'erreur. On l'a calomniée.

FÉLICIEN.

Laisse-moi donc tranquille! Est-ce qu'une jeune veuve belle, aimable comme elle est, reçoit tant d'hommes chez elle sans qu'il y en ait au moins un...

HERMANN.

Félicien!...

FÉLICIEN.

Qu'as-tu donc?

HERMANN.

Je te prie de ne pas t'exprimer ainsi.

FÉLICIEN.

Tu me pries?

HERMANN.

Oui.

FÉLICIEN.

Ah! mon Dieu!

HERMANN.

Quoi?

FÉLICIEN.

Est-ce que, par hasard, tu serais?... Pardonne, mon bon, pardonne, je l'ignorais.

HERMANN.

Je ne suis rien, je ne veux rien être. Mais je dis que madame

la comtesse de Verneuil est une femme pure, estimable, que tout le monde doit honorer, et qui est indignement outragée par des gens qu'elle a toujours bien reçus chez elle.

FÉLICIEN.

Est-ce pour moi que tu dis cela? moi qui suis toujours le premier à la défendre!

HERMANN.

Elle n'a pas besoin d'être défendue.

FÉLICIEN.

Quand on l'attaque?

HERMANN.

Assez.

FÉLICIEN.

Mais!...

HERMANN.

C'est assez là-dessus.

FÉLICIEN.

Je veux bien. Mais, Hermann, je te dois un conseil. Avec moi tes paroles ne tirent point à conséquence; avec d'autres ce serait différent. On prendrait en mauvaise part la chaleur que tu mets à la justifier, et tu ferais croire ce qui n'est pas. Ainsi ne te montre pas trop chatouilleux à l'égard de notre commune amie. Tu la serviras mieux en parlant d'elle avec plus de modération; autrement, je te le répète, on pourrait croire, ce qui serait très-flatteur pour toi, du reste...

HERMANN, impatienté.

Encore une fois, laisse là tes suppositions, et allons rejoindre ces dames.

FÉLICIEN.

Nous n'irons pas bien loin. Voici déjà ma femme. (A part.) Mais, à coup sûr, le gaillard est l'amant de la comtesse.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLAIRE et ALEXANDRE, arrivant du fond; puis LOUISE et LE GÉNÉRAL.

CLAIRE.

Justement voici mon mari. — Mon ami, monsieur Legrand.

FÉLICIEN.

Monsieur... — De cette manière notre accident aura été trois fois heureux.

ALEXANDRE.

Il serait à souhaiter, monsieur, que tous les faux pas de nos chevaux eussent des résultats aussi agréables. Deux heures après vous, le même jour, aux courses de la Marche, Fleur-de-Marie m'a joué le plus vilain tour... J'en boite encore. Figurez-vous, madame, que je pars moi huitième. Je distance tous les autres. Plunkett s'abat à la première barrière. Œil-de-Bœuf et Caïus-Gracchus se conduisent pitoyablement. Je tenais la tête avec Milady-Bébé. Milady-Bébé refuse de sauter, Fleur-de-Marie saute; mais, en sautant, elle me jette à terre. Ce que voyant, Œil-de-Bœuf et Caïus-Gracchus reprennent courage. Fleur-de-Marie excitée repart, et elle arrive la première, mais sans moi, ce qui ne servait absolument à rien. J'ai eu la jambe un peu froissée, Fleur-de-Marie en a été quitte pour la peur; mais j'aime mieux que cela me soit arrivé à moi qu'à cette pauvre bête.

CLAIRE.

Vos chevaux doivent être bien heureux, monsieur...

ALEXANDRE.

Je les gâte, madame, je les gâte.

FÉLICIEN.

Monsieur Legrand est connu dans tout le sport pour sa philanthropie... envers les chevaux. — Mais, ma bonne, si nous offrions à ces messieurs de faire le tour du parc?

CLAIRE.

Non, j'attends encore quelqu'un.

FÉLICIEN.

Qui donc?

CLAIRE.

Vous verrez. — Monsieur a mal au pied : c'est un siége qu'il faut lui offrir.

ALEXANDRE.

En effet, je ne serais pas fâché de m'asseoir. (Apercevant Louise qui vient de reparaître avec le Général.) Mais voici la délicieuse jeune fille évanouie que ce brave Hermann a sauvée. (S'asseyant.) Aïe!

aïe! (A Louise.) Puis-je vous demander des nouvelles de votre accident ?

LOUISE.

Merci, monsieur. Mon accident n'a pas eu de suites.

(Elle s'éloigne.)

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas comme vous, Legrand; vous êtes de verre, on vous casserait rien qu'en vous touchant.

ALEXANDRE.

Le général aime à rire. Je suis pourtant très-fort. N'est-ce pas, Hermann, que je suis très-fort? Il ne m'entend pas. Il est là absorbé, causant tout bas avec ces dames. — Monsieur Rimbaut, monsieur Rimbaut, je vous conseille d'être sur vos gardes. Ce diable de Courtenay! Vous ne savez pas? Nous le tourmentons depuis deux jours avec cette affaire. Mademoiselle votre belle-sœur a fait sur lui une si vive impression qu'il a été sur le point de se battre pour elle!

LOUISE et CLAIRE.

O ciel!

HERMANN, à part.

L'imbécile!

LE GÉNÉRAL, de même.

Bravo!

FÉLICIEN.

Racontez-nous cela.

HERMANN.

Legrand est un bavard et un inconséquent.

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai, mais c'est cru.

ALEXANDRE.

En vérité, mon bon, vous devenez mauvaise tête. M'allez-vous aussi chercher querelle, à moi? — Voici le fait. De Thérigny, un lion de nos amis, a raillé Hermann sur sa bonne fortune. Hermann l'a pris au sérieux, il a soutenu que mademoiselle était adorable...

HERMANN.

A'exandre!...

ALEXANDRE.

Est-ce vrai, ou n'est-ce pas vrai ? — Ils devaient se battre hier. Mais Thérigny avait un autre duel, je ne sais pourquoi, avec le prince Téleski, qui lui a cassé le bras, ce qui l'a dispensé de se faire tuer par Hermann.

HERMANN.

Tu aurais pu, toi, te dispenser de raconter une sotte histoire dont tu n'as pas même compris le premier mot. Je demande pardon à ces dames...

CLAIRE.

De quoi? d'avoir pris notre défense. Ma sœur vous pardonne, et moi je vous remercie. (A Félicien.) J'entends une voiture. Allez donc voir, mon ami.

(Félicien s'éloigne avec Louise.)

LE GÉNÉRAL, à part.

Je ne me doutais pas que cet imbécile nous serait bon à quelque chose.

CLAIRE, qui parlait à Hermann.

C'est une de mes amies, une femme d'esprit, une jolie femme. — La voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AMÉLIE, LOUISE et FÉLICIEN.

FÉLICIEN.

Madame la comtesse de Verneuil.

HERMANN, à part.

Amélie!

LE GÉNÉRAL, de même.

Hein !!!

ALEXANDRE, de même.

La bonne rencontre!

AMÉLIE, saluant.

Messieurs. (Apercevant Hermann.) Lui !

FÉLICIEN.

Voilà une bonne surprise que Claire nous a ménagée. Certes,

je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir aujourd'hui, madame.

AMÉLIE.

On ne s'attend jamais à tout. (A Hermann qui la salue.) Monsieur...

HERMANN.

Il y a longtemps que je n'avais eu le bonheur de vous voir, madame. L'air de Meudon vous a-t-il été favorable?

AMÉLIE.

Oui. J'emporte tous les ans de la campagne des roses qui se fanent l'hiver à Paris.

HERMANN.

Permettez que je vous présente mon oncle, le général de Courtenay.

AMÉLIE.

Monsieur...

LE GÉNÉRAL, après s'être incliné, bas à Hermann.

Je ne t'avais pas prié de me présenter.

CLAIRE, à Amélie.

J'ignorais que vous connussiez monsieur Hermann.

AMÉLIE.

Comment donc, ma bonne petite! monsieur de Courtenay est un de mes valseurs, et je suis... je suis enchantée de faire la connaissance d'un oncle dont il m'a souvent parlé et dont la voix publique m'avait entretenue avant lui.

LE GÉNÉRAL, flatté et mécontent.

Madame est trop bonne.

AMÉLIE.

Vous passez l'hiver à Paris, général? J'espère avoir l'avantage de vous y rencontrer.

LE GÉNÉRAL.

Je ne l'espère pas, moi, madame. Vous aimez le monde, vous y brillez, et moi je ne me plais qu'avec mes vieux amis.

AMÉLIE.

Je regrette de ne pas être de ces amis-là. Mais, avant d'être

vieux amis il faut se connaître, et si vous voulez bien accompagner quelquefois monsieur votre neveu...

LE GÉNÉRAL.

Je sors très-peu.

AMÉLIE.

Vos visites, pour être rares, n'en auraient pas moins de prix.

LE GÉNÉRAL.

Je n'en fais jamais.

AMÉLIE.

Je n'insiste plus.

ALEXANDRE, à part.

Eh bien ! voilà comme il répond aux avances d'une jolie femme, ce vieux grognard ? Réparons ses torts. (Haut.) Madame, vous me connaissez sans doute ? Monsieur Legrand, Alexandre Legrand, gentleman rider. J'avais prié Hermann de me conduire chez vous. Je m'empresserai à votre retour de la campagne...

AMÉLIE, froidement.

Monsieur...

(Elle se détourne pour parler à Louise, qui la fait asseoir sur le canapé.)

ALEXANDRE, à part.

C'est singulier. Quel empressement pour ce vieux, et pour moi quelle froideur !

FÉLICIEN, bas à Hermann.

Ton oncle aurait pu être au moins poli.

HERMANN, se contenant.

Mon oncle est brusque.

FÉLICIEN.

Pauvre petite femme !

CLAIRE, à Amélie.

Ces messieurs iront faire une partie de billard. Venez, j'ai une toilette d'automne sur laquelle je désire avoir votre avis. Vous êtes la reine de la mode.

AMÉLIE, distraite.

Je le veux bien.

LOUISE, bas à Amélie.

Le ton brusque du général vous a blessée. Je lui parlerai. Il m'aime comme sa fille.

AMÉLIE, tressaillant.

Comme sa fille... Ah!

LOUISE.

Je le gronderai, il deviendra doux comme un agneau.

FÉLICIEN.

Viens-tu, Hermann?

HERMANN, à Félicien.

Commence à jouer avec Legrand. J'ai deux mots à dire à mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

A moi?

HERMANN.

Attendez qu'ils soient partis.

AMÉLIE, à part.

Ah! pourquoi suis-je venue?

(Les trois dames sortent par la droite, Alexandre et Félicien par le fond à gauche.)

SCÈNE VIII.

HERMANN, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que tu veux? Ils sont partis.

HERMANN.

Mon oncle, je n'ai pas été satisfait tout à l'heure de votre façon d'être avec...

LE GÉNÉRAL.

Je me passe de ton approbation.

HERMANN.

Une femme a droit à certains égards.

LE GÉNÉRAL.

J'ai eu pour elle les égards qu'elle mérite.

HERMANN.

Elle les mérite tous.

LE GÉNÉRAL

Que m'importe? Je suis libre, je crois? Elle m'invite à venir chez elle, cela ne me convient pas, je refuse.

HERMANN.

Ce n'est pas du refus que je me plains, c'est de la forme du refus.

LE GÉNÉRAL.

Tu as des raisons pour être si délicat.

HERMANN.

Peut-être.

LE GÉNÉRAL.

Des raisons honorables.

HERMANN.

Je vais vous les dire.

LE GÉNÉRAL.

J'en sais autant que toi là-dessus.

HERMANN.

C'est la première fois que vous la voyez. Madame la comtesse de Verneuil est une femme d'une grande famille, d'un noble caractère, digne de tous les hommages...

LE GÉNÉRAL.

Les hommages des jolis garçons, je ne dis pas non; mais les vieux loups comme moi sont un peu moins tendres.

HERMANN.

Enfin c'est une femme que j'estime, que j'aime...

LE GÉNÉRAL.

Assez, Hermann, assez.

HERMANN.

Écoutez-moi, je vous prie.

LE GÉNÉRAL.

Non, cela n'entre pas dans mes principes. Les parents sont les parents. Il y a des choses qu'ils doivent ignorer. Tu es mon neveu, je suis ton oncle; je ne veux pas être le confident de tes bonnes fortunes et le compagnon de tes plaisirs.

HERMANN.

Voilà des insinuations bien odieuses! Dans une autre bouche...

Je me suis tu jusqu'ici, mon oncle. Je me proposais de vous consulter, mais votre injustice envers madame de Verneuil me force à vous annoncer sur-le-champ la détermination que j'ai prise. Madame de Verneuil sera ma femme.

LE GÉNÉRAL, très-surpris.

Ta femme?

HERMANN.

Oui, mon oncle. J'ai demandé sa main, et je l'épouse.

LE GÉNÉRAL.

Tu épouses ta maîtresse?

HERMANN se trouble et reprend vivement.

Madame de Verneuil n'est pas...

LE GÉNÉRAL.

Allons donc! Je t'arrête pour t'épargner un mensonge. Si tu as cru que votre liaison était restée secrète! Personne ne l'ignore, mon garçon. On a l'air de ne pas s'en douter, c'est convenu, c'est très-bien; mais chacun sait au fond à quoi s'en tenir. Et encore si cette liaison ne datait que de son veuvage!... S'il s'agissait ici d'une jeune fille séduite, d'une réparation exigée par l'honneur, je te dirais: Fais ton devoir. Mais madame de Verneuil était engagée à un autre lorsqu'elle s'est donnée à toi, elle a dû prévoir toutes les suites de sa faute, elle n'a pu se flatter d'obtenir un jour une réparation...

HERMANN.

Quoi qu'il en soit, je l'épouse. Ce doit être pour chacun un motif de ne point l'outrager devant moi.

LE GÉNÉRAL.

Écoute, Hermann. Il ne s'agit pas ici de disputer, mais de raisonner. Tu ne peux douter de mon affection pour toi. Je t'aime comme mon fils. Tu ne songes pas aux conséquences de ce que tu veux faire. Que va-t-on penser? Que dira le monde?

HERMANN.

Le monde! Eh! que m'importe ce qu'il dira? Est-ce l'opinion des sots ou des méchants que je dois prendre pour règle de conduite? Je ne relève que de ma conscience. Quand elle est calme, de vains propos ne sauraient la troubler. Esclave du monde, moi? Non, général, je ne le serai jamais. Le monde! Un tel argument m'étonne de votre part. Le monde, qui ne nous accorde

que des douleurs en échange des sacrifices qu'il nous impose ! Ce que dira le monde ? Que ne dit-il pas ? Je l'ai vu s'attaquer aux êtres les plus purs, et s'incliner devant les plus infâmes. Quelles vertus n'a-t-il pas flétries ? Quels vices n'a-t-il pas honorés ? Ceux qui le craignent le plus sont ceux qu'il épargne le moins. Il semble se venger des terreurs qu'il inspire. D'ailleurs, il ne blesse à mort que ceux qui courbent la tête : lorsqu'on la porte haute, il ne peut atteindre jusqu'à vous. Ah ! ne lui faisons pas une force de notre faiblese ! Quand il s'agit du bonheur de ma vie, je consulte mon cœur et ne demande pas ce qu'en dira le monde.

LE GÉNÉRAL.

Tu as tort, car il faut toujours compter avec lui. Je sais que ses jugements se composent de mensonge et de vérité ; mais le temps passe le tout dans son creuset ; le mensonge s'évapore, et la vérité reste au fond. Quand une femme est compromise comme madame de Verneuil...

HERMANN.

Mon oncle, je vous ai annoncé mes intentions.

LE GÉNÉRAL.

Et moi, je t'annonce les miennes. Si tu fais cette folie-là, je ne te revois de ma vie. Tu n'as rien à attendre de moi, et, par conséquent, je n'ai sur toi aucune influence. Fais ce que tu voudras. Je ne suis pas puritain, mais il y a des convenances qu'on doit respecter. On n'épouse pas sa maîtresse, on n'épouse pas une femme qui s'est affichée pour vous aux yeux de tout Paris. Ainsi, entre elle et moi, tu peux choisir.

HERMANN.

Mon choix est fait.

LE GÉNÉRAL.

Bonjour, mon garçon. Je te souhaite bien du plaisir. (A part.) Et moi qui avais presque déterminé cette pauvre petite Louise !... Sacré !... Soyez oncle !

(Il s'éloigne par la gauche.)

SCÈNE IX.

HERMANN, seul.

Il était temps qu'il partît ; ma colère allait éclater ! Non, je

n'ai jamais vu plus de folie dans une vieille cervelle. Ah! il se brouille avec moi? Cela m'est bien égal! Je suis furieux! — Et Amélie! comme il l'a traitée! Avec quel mépris il parle d'elle! Oh! patience! patience! Elle vient de ce côté. Je ne suis pas assez calme pour la voir. Remettons-nous d'abord.

(Il s'éloigne par la gauche et reparaît au fond quelques instants après.)

SCÈNE X.

HERMANN, dans le fond; AMÉLIE et LOUISE, venant de la droite.

AMÉLIE.

Laissons votre sœur, elle a des ordres à donner. Venez, nous causerons. Vous connaissez depuis longtemps monsieur de Courtenay?

LOUISE.

Lequel?

AMÉLIE.

Monsieur Hermann.

LOUISE.

Nous l'avions rencontré cet hiver dans le monde.

AMÉLIE.

Ah! — Il est aimable, n'est-ce pas?

LOUISE.

Oui, madame.

AMÉLIE.

Vous me semblez contrainte, embarrassée en me parlant de lui. Vous craignez donc bien monsieur Hermann?

LOUISE.

Oh! oui, madame, j'ose à peine le regarder.

AMÉLIE.

Est-ce qu'il vous déplaît?

LOUISE.

Oh! non, madame, il a voulu se battre pour moi.

AMÉLIE.

Ah!

LOUISE.

C'est lui!

HERMANN.

Ne suis-je pas indiscret? Vous aviez peut-être, mesdames, quelque chose à vous dire, des confidences à vous faire?

AMÉLIE, à part.

Des confidences!

HERMANN.

Je me retire.

AMÉLIE.

C'est inutile, voici ces messieurs. (Louise court au fond, où l'on voit paraître le Général avec Félicien et Alexandre. Amélie se rapproche d'Hermann.) Vous étiez là, vous avez entendu?

HERMANN.

Quelques mots, presque rien.

AMÉLIE.

Mais quoi encore?

HERMANN.

Prenez garde!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FÉLICIEN, LE GÉNÉRAL, ALEXANDRE.

FÉLICIEN.

Nous jouer un pareil tour!

ALEXANDRE.

Heureusement nous étions là.

FÉLICIEN.

Je vous voyais tourner du côté de l'écurie...

HERMANN.

Qu'y a-t-il donc?

FÉLICIEN.

Figure-toi, mon cher, que, par un caprice inexplicable, ton oncle voulait partir avant dîner. Il faisait seller son cheval. Ma femme aurait été d'une belle humeur!

LE GÉNÉRAL.

Je vous assure, monsieur, que vous avez tort de me retenir. Une affaire que j'avais oubliée me rappelle à Paris.

LOUISE, courant à lui.

Quoi! général, c'est sérieux? Qu'avez-vous? Personne n'a pu vous désobliger ici. Tout le monde est heureux de vous y voir, et vous-même...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CLAIRE.

CLAIRE.

Nous sommes servis.

LOUISE.

Viens. Le général qui veut nous quitter!

CLAIRE.

Qu'est-ce que c'est?

LE GÉNÉRAL.

Une affaire grave...

CLAIRE.

Il n'y a pas d'affaires. On dîne d'abord. Nous vous retenons prisonnier.

LE GÉNÉRAL.

Mais, madame...

LOUISE, lui prenant le bras.

Vous êtes sous ma garde.

CLAIRE.

A la bonne heure! (A Félicien.) Mon ami, offrez donc votre bras à madame.

FÉLICIEN.

Madame la comtesse...

(Hermann offre le sien à Claire.)

ALEXANDRE.

Et moi, je reste seul. Il est bien désagréable que les dames soient en nombre impair.

(Il remonte près de Félicien. Claire et Hermann passent les premiers. Louise vient en dernier avec le Général. Amélie, pendant qu'Alexandre parle à Félicien, prête l'oreille à ce qui se dit derrière elle.)

LOUISE, à demi-voix.

Oui, oui, je devine pourquoi vous vouliez partir. Vous n'êtes pas content de moi.

LE GÉNÉRAL.

De vous?

LOUISE.

Vous m'avez demandé si votre neveu me plaisait, et j'ai hésité à vous répondre.

LE GÉNÉRAL.

Mais...

LOUISE.

Je le conçois; il lui faut une femme dont il soit sûr d'être aimé...

LE GÉNÉRAL.

Mais non, mais non...

LOUISE.

Nous allons nous fâcher, général. Que voulez-vous de plus? Je consens à être votre nièce.

AMÉLIE, douloureusement.

Ah!

LE GÉNÉRAL.

Vous consentez? Allons, bon!

ALEXANDRE.

O ciel! madame de Verneuil qui se trouve mal!

HERMANN, qui avait disparu avec Claire, accourant.

Amélie!

ALEXANDRE, surpris, à part.

Amélie!

(Félicien et Hermann la font asseoir.)

HERMANN.

Qu'avez-vous donc, madame la comtesse?

CLAIRE, accourant.

Tenez, ce flacon...

AMÉLIE, se levant.

Ce n'est rien, un éblouissement.

ALEXANDRE, à lui-même.

Amélie? C'est transparent. Eh bien! qu'il épouse la petite, et je consolerai la veuve.

(On se remet en marche. Louise court après le Général, qui voulait encore s'échapper. La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

A PARIS. — Un salon chez madame de Verneuil. Au fond, une cheminée surmontée d'une glace sans tain qui laisse voir un autre salon. Devant cette cheminée un guéridon sur lequel sont placés divers objets d'art et le vase de lord Nelvil. A droite et à gauche, de riches étagères. Près de la table un fauteuil, de l'autre côté une chaise. Sur le devant, à gauche, un canapé; à droite, des fauteuils. La porte d'entrée est au fond, à droite, sur un pan coupé. La porte de la chambre d'Amélie est à gauche, également sur un pan coupé.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANIEL, puis MADAME BLONDEAU.

DANIEL, assis.

On a beau dire, c'est fatigant d'être domestique. Il me faut tous les matins épousseter tous les petits brimborions de madame. A la campagne, au moins, nous n'avions pas nos étagères. Aussi, j'en reviens toujours à ce que j'ai dit à ma tante : je ne suis pas assez payé, je demanderai encore de l'augmentation.

MADAME BLONDEAU.

Eh bien ! paresseux, voilà comme tu fais ton salon ?

DANIEL.

J'ai travaillé, ma tante, je me repose.

MADAME BLONDEAU.

Fainéant, bon à rien, c'est donc à moi de faire ta besogne ? (Elle range les meubles.) Maintenant que nous sommes de retour à Paris, je ne souffrirai plus toutes tes paresses, je t'en préviens.

DANIEL.

Comme vous êtes dure au pauvre monde ! Vous croyez donc que j'ai laissé mes yeux à Meudon et que je ne vois rien ici ?

MADAME BLONDEAU, rangeant toujours.

Que vois-tu, que vois-tu, mauvais sujet ?

DANIEL, *toujours assis.*

Je vois que madame ne se marie pas.

MADAME BLONDEAU.

Le mariage est différé.

DANIEL.

Dites qu'il est manqué.

MADAME BLONDEAU.

Tu mens!

DANIEL.

Nous en causions l'autre soir avec mademoiselle Julie, et si j'avais voulu raconter ce que je sais...

MADAME BLONDEAU, *courant à lui.*

Daniel, vous m'avez promis de vous taire.

DANIEL.

Vous m'avez promis autre chose, ma tante.

MADAME BLONDEAU.

On t'a augmenté de cent francs.

DANIEL.

Qu'est-ce que cent francs?

MADAME BLONDEAU, *tirant sa bourse.*

Tiens, voilà une pièce blanche.

DANIEL.

Ah! ma tante Blondeau!

MADAME BLONDEAU.

Ne va pas la boire, et dis à mademoiselle Julie, si elle t'en parle, que madame se mariera, et plus tôt qu'on ne croit.

DANIEL.

Oh! je ne suis pas pressé, moi, ma tante. Qu'elle reste veuve tant qu'elle voudra... aux mêmes conditions.

MADAME BLONDEAU.

J'entends madame. Va-t'en! va-t'en!

DANIEL.

Je finirai mon salon la semaine prochaine.

(*Il sort par la droite.*)

SCÈNE II.

AMÉLIE, MADAME BLONDEAU.

AMÉLIE.

Il devait être ici à deux heures. Il voulait, disait-il, me voir comme tout le monde, profiter de mon jour, venir le premier. L'heure est passée.

MADAME BLONDEAU.

Il n'y a pas deux minutes que j'ai entendu sonner deux heures.

AMÉLIE.

Je le sais, je suis folle avec mes impatiences. Mais depuis cette journée passée à Jouy, je suis inquiète quand je ne le vois pas. Je m'imagine toujours qu'on travaille en secret à le détacher de moi. Ne l'a-t-on pas essayé ? Cette jeune fille l'aime. Elle pense que c'est pour elle qu'il a voulu se battre. C'était pour moi. Qu'importe! elle l'aime. Heureusement qu'il ne s'en doute pas : l'amour-propre des hommes est si terrible !

(Elle s'assied.)

MADAME BLONDEAU.

Vous voilà encore une fois tout agitée, tout émue, et pourquoi, je vous le demande? Qu'y a-t-il de nouveau ? monsieur Hermann est-il changé ?

AMÉLIE.

Non, il est toujours bon, excellent. Comme il a regretté d'être allé à Jouy! comme il en voulait à son oncle ! Ils sont brouillés.

MADAME BLONDEAU.

Ce n'est pas votre faute.

AMÉLIE.

C'est à cause de moi.

MADAME BLONDEAU.

Voilà bien de vos idées !

AMELIE.

Ils se sont dit, j'en suis sûre, des choses cruelles. Hermann n'a pas voulu me les répéter. Il avait même juré de ne revoir jamais le général; mais je l'ai tant prié, qu'il a consenti à faire une démarche. Ils ont dû se voir ce matin. Sont-ils réconciliés ?

MADAME BLONDEAU.

Certainement, les oncles pardonnent toujours.

AMÉLIE.

Le général ne m'aime pas, je ne lui ai pas plu.

MADAME BLONDEAU.

Il est bien difficile !

AMÉLIE.

Il avait d'autres idées pour son neveu. Cette jeune fille est charmante. Ah! si Hermann... Mon sang se glace rien que d'y penser. — Quelqu'un! Je reconnais son pas. Va, laisse-nous. (A elle-même.) Que je voudrais qu'il ne vînt personne!

SCÈNE III.

LES MÊMES, DANIEL, HERMANN.

DANIEL.

Monsieur Hermann de Courtenay.

AMÉLIE.

Vous vous êtes souvenu de mon jour, c'est aimable à vous.

HERMANN, saluant.

Madame...

AMÉLIE, à Daniel.

Avancez ce fauteuil.

DANIEL.

Voilà, madame. (A part.) Comme si on n'était pas au courant des choses! Enfin, c'est leur manière.

(Il sort par le fond en fermant les portes.)

SCÈNE IV.

AMÉLIE, HERMANN.

AMÉLIE.

Je vous attendais.

HERMANN.

Est-ce un reproche? Je ne suis pas en retard d'une minute. Les femmes comptent les secondes.

AMÉLIE.

Ce n'est point un reproche, Hermann, c'est un regret. Nous serons seuls moins longtemps.

HERMANN, lui baisant la main.

Je vois que vous êtes en veine de sermonner. Puisqu'il faut me justifier, c'est mon oncle qui m'a retenu.

AMÉLIE.

Eh bien ! avez-vous fait votre paix ?

HERMANN.

Oui.

AMÉLIE.

Quel bonheur !

HERMANN.

Mon oncle est un brave homme au fond, un peu brusque. J'aurais dû peut-être le prévenir plus tôt. Il m'a chargé de vous faire ses excuses, il viendra vous voir.

AMÉLIE.

Comme vous me dites cela ! vous avez quelque chose.

HERMANN.

Je vous jure que je n'ai rien. Mais cette entrevue avec mon oncle m'a été pénible. Le monde est lâche et vil ! On lui avait débité sur votre compte les plus infâmes calomnies.

AMÉLIE.

Sur qui n'en débite-t-on pas, mon ami ? Moins qu'une autre je suis à l'abri des méchants propos, et je n'ai pas le droit de me plaindre. Mais j'y reviens, vous êtes triste ; me quitterez-vous plus gaiement ? Vous ne m'avez seulement pas fait le plus petit compliment sur ma toilette. C'est une toilette que vous aimez.

HERMANN.

Vous êtes superbe. Mais c'est votre jour. Cette toilette, vous l'avez faite pour tout le monde.

AMÉLIE.

Je l'ai faite pour vous, je suis trop belle pour recevoir.

HERMANN.

Bon ! bon ! Un peu pour moi, et beaucoup pour le premier venu.

AMÉLIE.

Vos remarques sont polies. — Dites-moi l'heure.

HERMANN.

Comptez-vous les moments que vous perdez avec moi?

AMÉLIE.

Vous avez le bonnet bien mal tourné aujourd'hui.

HERMANN.

L'heure? Il est... Votre pendule est arrêtée.

AMÉLIE.

Votre montre ne l'est pas.

HERMANN.

Ma montre? Mais c'est vous qui l'avez, ma montre. L'autre jour, en la regardant, vous avez brisé quelque chose et vous l'avez prise pour la faire réparer.

AMÉLIE.

Je vais vous la chercher. Attendez un moment. (Elle se dirige vers sa chambre, et au moment d'entrer.) Attendez!

HERMANN, seul.

Elle est charmante, et j'ai tort de me mettre toutes ces chimères en tête. C'est égal, le propos de ce fat est resté au fond de mon bonheur comme un ver qui le ronge. Quel dommage qu'il soit dans son lit, blessé! Patience, il guérira. Du reste, ce Thérigny a été l'ami de lord Nelvil; il est mieux au courant que moi de ses bonnes fortunes. Lord Nelvil! je n'aurais jamais songé à celui-là, par exemple. Et ce que m'a dit Félicien, et ce que vient de me dire mon oncle, et mes propres soupçons qui semblent confirmer cet odieux mensonge! C'est inouï l'effet que peut produire un mot sur un homme raisonnable! (Il marche avec agitation.) Ce qu'il y a de certain, c'est que lord Nelvil l'a aimée. Il l'a aimée, est-ce à dire?... pourquoi pas? Il y aurait de l'orgueil à s'imaginer qu'un autre n'a pu lui plaire. Oh! quand elle sera ma femme, je la surveillerai de manière...

AMÉLIE, revenant.

Excusez-moi de vous avoir fait attendre à mon tour. Voyez, m'aimez vous mieux ainsi?

(Elle a ôté son bonnet et ses bijoux.)

HERMANN, courant à elle.

Oh! vous êtes un ange, et je suis bien coupable de vous tourmenter toujours. Vous êtes bonne, Amélie, et je suis méchant.

AMÉLIE.

Ne me remerciez pas encore. Voici votre montre. Ouvrez-la, je vous prie.

HERMANN.

Votre portrait? Ah! comment vous remercier? Mais quelle ressemblance! C'est un chef-d'œuvre que ce portrait. Le nom de l'artiste?

AMÉLIE.

Un génie méconnu, ou du moins inconnu. C'est lord Nelvil qui, dans le temps, me l'avait recommandé.

HERMANN.

Lord Nelvil?

AMÉLIE.

Lord Nelvil, ce grand Anglais blond et triste, vous savez. Je vous ai souvent parlé de lui.

HERMANN.

Je ne crois pas.

AMÉLIE.

Venez donc vous asseoir. — Je l'avais pris en amitié et en pitié. Pauvre homme! Il écorchait notre langue comme un Anglais seul peut l'écorcher. Je le reprenais quelquefois, et il m'en témoignait la plus vive reconnaissance. Il est mort bien malheureusement.

HERMANN.

J'aime peu les Anglais.

AMÉLIE.

C'est lui qui m'a donné ce vase qui est là, sur la table.

HERMANN.

Vous me l'avez déjà dit.

AMÉLIE, surprise du ton d'Hermann.

Ah! — Vous avez repris votre air sombre.

HERMANN.

C'est que... je pensais au notaire. Je l'ai vu pour notre contrat. Il faudra que nous parlions de toutes ces vilaines questions d'intérêt.

AMÉLIE.

Faites à votre guise. Je ne veux pas en entendre un mot. Je ne demande qu'à signer.

HERMANN.

Ce sera quand il vous plaira.

AMÉLIE.

Quand il vous plaira, seigneur.

HERMANN.

Eh bien!... Quelqu'un! Je me sauve.

(Il se dirige vers la gauche.)

AMÉLIE.

Ne sortez point par là, on vous a vu entrer.

HERMANN.

Qu'importe? A présent ces précautions sont inutiles. (La porte s'ouvre, il dit à part.) C'est un homme. (Revenant.) Je ne veux pas vous désobliger.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DANIEL, LE PRINCE.

DANIEL, annonçant.

Monsieur de Téleski.

(Il introduit le Prince, avance le fauteuil qui est près de la table et se retire.

HERMANN, bas à Amélie.

Je croyais qu'il ne venait plus.

AMÉLIE, de même.

A la campagne.

LE PRINCE.

J'ai appris hier, madame, que vous aviez quitté Meudon, et je

suis accouru espérant que vous n'aviez pas changé votre jour. — Monsieur de Courtenay !

(Il lui tend la main ; Hermann, sans la prendre, s'incline profondément. On s'assied.)

AMÉLIE.

C'est le vent qui m'a chassée de la campagne. Jamais je n'ai vu d'ouragan pareil à celui de la semaine dernière. Je croyais à tout moment que mon pavillon allait s'envoler. Et la nuit, c'était un vacarme ! On l'entendait, ce vilain vent, siffler, mugir dans les arbres du bois. J'ai eu peur, je me suis sauvée. A Paris on ne l'entend pas, ou, du moins on se dit : « Ce sont les voitures, » et on n'y pense plus. Figurez-vous, prince, que dans mon petit parc, j'ai eu un chêne, pas un chêne centenaire, mais un chêne fort respectable, complétement déraciné, et deux bouleaux, deux amours, coupés net par le milieu.

LE PRINCE.

J'ai été plus brave que vous, je n'ai pas fui. Les ouragans ont leur mérite, et...

(Hermann se lève.)

AMÉLIE.

Vous partez ?

HERMANN.

Excusez-moi, j'ai une visite à rendre près d'ici.

AMÉLIE.

On vous reverra, j'espère ? Vous n'avez fait qu'une apparition.

HERMANN.

Je ferai mon possible pour revenir.

(Il salue Amélie et le Prince, qui lui répond à peine.)

SCÈNE VI.

AMÉLIE, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Il y a des choses bizarres. De tous les jeunes gens que j'ai rencontrés depuis que je suis à Paris, il n'y en a pas qui m'aient inspiré plus de sympathie que monsieur de Courtenay. J'avais

été frappé de la justesse de son esprit, de l'élévation de ses sentiments. Je le lui ai fait comprendre en plus d'une occasion, et cependant monsieur de Courtenay semble prendre à tâche de m'éviter; que dis-je? il affecte à mon égard une froideur qui tourne à l'impolitesse. Vous venez d'en être témoin.

AMÉLIE.

Il était préoccupé. Vous auriez tort de lui en vouloir, il m'a toujours parlé de vous dans les meilleurs termes.

LE PRINCE.

Vous m'étonnez, madame. Plus je réfléchis à ce qui vient de se passer, plus je trouve que sa conduite a été blessante pour moi.

AMÉLIE.

Ah!

LE PRINCE.

Je lui tends la main en entrant, il évite de la prendre. On s'assied, nous causons. Il ne dit pas un mot, se lève tout à coup et sort en me saluant avec un respect ironique.

AMÉLIE, *commençant à s'inquiéter.*

Je vous répète qu'il était très-préoccupé. Je serais au désespoir qu'une simple distraction vous donnât mauvaise opinion de lui.

LE PRINCE.

Il est donc distrait toutes les fois qu'il me rencontre? Qu'il y prenne garde! Je ne suis froid qu'en apparence: il y a du feu sous la glace.

AMÉLIE.

Ah! prince, pouvez-vous avoir de pareilles idées! Je ne reconnais point là votre caractère chevaleresque, et je vois que, pour vous apaiser, il faut me résoudre à vous faire une confidence.

LE PRINCE.

Laquelle?

AMÉLIE.

Les mauvais procédés de monsieur de Courtenay vous prouvent, au contraire, toute l'estime qu'il a pour vous.

LE PRINCE.

Cela me semble assez difficile à comprendre.

AMÉLIE, *avec embarras.*

Il est jaloux.

LE PRINCE.

De moi? Pour quel motif?

AMÉLIE.

Il m'aime et doit m'épouser.

LE PRINCE, *feignant l'étonnement.*

Lui?

AMÉLIE.

Je suis surprise que vous ne le sachiez pas.

LE PRINCE.

En voici la première nouvelle. Mais, madame, permettez-moi maintenant de me plaindre non plus de lui, mais de vous.

AMÉLIE.

De moi?

LE PRINCE.

Oui, madame. Quand je vous ai demandé votre main, vous m'avez répondu que vous ne songiez point à vous remarier, que vous espériez conserver votre indépendance. Ce refus n'a pas détruit l'espoir que j'avais conçu. Je me suis dit qu'un jour vous vous lasseriez de votre liberté (on se lasse de tout), et, au lieu d'étouffer l'amour que vous m'aviez inspiré, je l'ai laissé grandir, se développer, comptant bien vous fléchir avec le temps.

AMÉLIE.

Monsieur de Courtenay m'aimait avant vous.

LE PRINCE.

Il s'en cachait donc? Pourquoi se cacher d'un tel amour, d'un amour qui l'honore?

AMÉLIE.

Il attendait un héritage pour se déclarer.

LE PRINCE.

C'est très-délicat de sa part. Mais une conquête telle que la vôtre vaut bien qu'on la lui dispute.

(*Il se lève.*)

AMÉLIE, *allant vivement à lui.*

Y songez-vous? (*Riant avec effort.*) La fureur des duels est dans l'air. Il faudra bientôt de nouveaux édits, de nouveaux décrets, veux-je dire. Du reste, prince, ces débats sont inutiles : je l'aime.

LE PRINCE.

Vous l'aimez, madame ? En êtes-vous sûre ? Cet amour me semble bien prompt. Il y a deux mois vous étiez encore indifférente.

AMÉLIE, troublée.

Je l'aime depuis longtemps.

LE PRINCE, à part.

Le doute n'est plus possible. (Haut.) Madame, j'étais au courant de cette histoire. Une circonstance, bien futile en apparence, m'avait tout révélé. J'avais reconnu un jour à la boutonnière de monsieur Hermann une rose rare détachée d'un bouquet que je vous avais envoyé le matin même. Je n'ai donc parlé que pour mieux affermir ma certitude : pardonnez-moi toute cette diplomatie. Je vous aime toujours, madame, d'un amour profond, sans bornes, et à cet amour se joint maintenant une respectueuse pitié. Excusez-moi encore, je crains que monsieur de Courtenay ne vous rende pas heureuse.

AMÉLIE.

Monsieur !

LE PRINCE.

Vous avez une grande franchise de cœur et de caractère, vous vous souciez plus de votre conscience que de l'opinion ; monsieur de Courtenay, au contraire. J'ai lu dernièrement un roman de madame de Staël, *Delphine*. Vous êtes Delphine, et lui Léonce. Je n'ose en dire davantage, mon rôle en tout ceci pourrait paraître odieux. Si, quelque jour, vous renonciez à vos projets, si vous renonciez à cette union, alors... Pour vous j'aurais dit adieu à mon pays, je me serais fixé en France. Si vous vouliez à votre tour quitter Paris pour jamais... Adieu, madame. Je n'importunerai plus monsieur de Courtenay de ma présence. Je ne vous demande qu'une grâce : quand vous aurez besoin d'un ami, pensez à moi.

AMÉLIE.

Je regrette, prince, que vos offres de service soient un outrage envers l'homme que j'aime, et j'espère que mon bonheur donnera tort à vos craintes.

LE PRINCE.

Madame la comtesse...

(Il sort par le fond, Daniel le reconduit.)

SCÈNE VII.

AMÉLIE, puis MADAME BLONDEAU.

AMÉLIE, seule.

On voit bien que c'est un Moldave, un sauvage, un barbare! Jamais un Français ne se serait permis de semblables réflexions. J'en suis tout émue. Il avait presque l'air de me plaindre, ses paroles avaient quelque chose d'un oracle. Ah! pourquoi ai-je vu cet homme?

MADAME BLONDEAU.

Madame, une lettre.

AMÉLIE.

Donne.

MADAME BLONDEAU.

C'est une invitation, je crois.

AMÉLIE.

En effet. (Lisant.) « Monsieur et madame Félicien Rimbaut prient madame la comtesse de Verneuil de leur faire l'honneur de venir passer la soirée, le... On dansera. »

MADAME BLONDEAU.

Madame n'ira pas?

AMÉLIE, cachant la lettre dans son sein.

Je n'irais pas si j'étais libre.

MADAME BLONDEAU.

Mais cette jeune fille...

AMÉLIE.

Ce sont les amis d'Hermann.

MADAME BLONDEAU.

Mais elle l'aime.

AMÉLIE.

Je ferai ce qu'Hermann voudra.

MADAME BLONDEAU.

Madame, madame, je vous l'ai dit: si vous continuez, vous ferez de lui un tyran.

AMÉLIE.

Que veux-tu? Je l'aime. — Qui vient là?

(Madame Blondeau sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, DANIEL, ALEXANDRE.

ALEXANDRE, à Daniel, en lui donnant son pardessus.

Ah! dites à mon cocher d'aller promener mes chevaux, et qu'il revienne me prendre ici dans une heure.

DANIEL, le regardant.

Oui, monsieur.

ALEXANDRE.

Annoncez-moi, annoncez Monsieur Alexandre Legrand.

DANIEL, le regardant toujours.

Oui, monsieur. (Annonçant.) Monsieur Anexandre Legrand.

ALEXANDRE.

Alèxandre!

DANIEL.

Oui, monsieur.

(Alexandre hausse les épaules, s'avance, salue en faisant le plongeon plusieurs fois de suite. Daniel, étonné, reste à le regarder.)

AMÉLIE.

Monsieur... (Faisant signe à Daniel de sortir.) Daniel !

DANIEL, à part.

En voilà un qui est amusant!

SCÈNE IX.

ALEXANDRE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Asseyez-vous, monsieur, et dites-moi comment se portent vos chevaux.

ALEXANDRE.

Bien, je vous remercie. Je crains seulement qu'ils ne prennent froid au commencement de l'hiver.

AMÉLIE.

Qu'ils ne s'enrhument.

ALEXANDRE.

Oui. C'est pourquoi j'ai fait dire à mon cocher de les promener pendant une heure pour les tenir en haleine.

AMÉLIE, à part.

Mon Dieu ! va-t-il rester une heure ?

ALEXANDRE.

Une heure ! C'est bien peu pour tout ce que j'ai à vous dire. Mais je m'efforcerai d'être bref et de faire entrer beaucoup de sens dans peu de mots.

AMÉLIE.

La concision est un mérite rare aujourd'hui. On ne sait plus faire de romans en un volume.

ALEXANDRE.

Vous lisez beaucoup, madame ?

AMÉLIE.

Je dévore, monsieur.

ALEXANDRE, à part.

C'est une femme littéraire. Soyons nébuleux. (Haut.) Je suis donc enfin parvenu au terme de mes plus brûlantes aspirations ! Vous m'avez reçu, madame, admis dans votre précieuse intimité, je suis chez vous en ce moment !

AMÉLIE.

Je le crois, monsieur.

ALEXANDRE.

J'ai bien longtemps envié cette faveur. Mais, en véritable égoïste, Hermann craignait de partager avec d'autres le bonheur de vous voir et de vous admirer.

AMÉLIE.

Oh ! oh ! La jolie phrase ! Vous me gâtez, monsieur Legrand.

ALEXANDRE, à part.

Elle m'encourage ! Abordons la question. (Haut.) Madame, vous êtes, à mon sentiment, la plus jolie femme de Paris.

AMÉLIE.

Je vous suis fort obligée de la bonne opinion que vous avez de moi.

ALEXANDRE, *s'animant.*

Je suis naïf, moi, madame, je dis les choses comme je les sens, et ne vais point par quatre chemins. Ayant appris qu'Hermann doit se marier...

AMÉLIE.

Ah! vous avez appris cela?

ALEXANDRE.

Ne m'en parlez pas, c'est une horreur.

AMÉLIE.

Comment!...

ALEXANDRE.

Hermann est un faux frère, un traître au célibat; il a manqué à tous ses engagements, aux engagements les plus sacrés. Se marier! Quelle fin bourgeoise!

AMÉLIE.

Et vous connaissez sans doute la femme qu'il épouse?

ALEXANDRE.

Certainement. Il ne me l'a pas dit, mais je l'ai deviné tout de suite. C'est cette petite jeune fille, deux cent cinquante mille francs, la sœur de son ami Félicien Rimbaut.

AMÉLIE.

Quoi!...

ALEXANDRE.

Vous l'ignoriez? Il en est amoureux fou. (*Amélie tressaille; puis se calme tout à coup et se lève.*) J'en ai été indigné. Certes, vous ne méritiez point une pareille injure. Il a perdu tous ses droits à votre affection, et, si je n'étais pas son plus vieil ami, je le lui aurais dit moi-même. (*Voyant qu'Amélie reste froide et muette.*) Mais vous auriez tort, chère comtesse, de prendre la chose à cœur et de vous désoler. Vous trouverez assez de vengeurs. Quant à moi, rien ne me coûterait pour punir l'ingrat et sécher les pleurs de la victime. Si elle aimait les voyages, je m'attellerais à son char et la conduirais à Constantinople, à Jérusalem, en Amérique. Si elle préférait demeurer à Paris, je lui consacrerais toutes les heures, que dis-je? tous les instants de ma vie. J'ai plus de cent mille livres de rente, des terres magnifiques; je suis garçon, je ne me marierai jamais, et je vous aime, madame, avec

toute l'exubérance d'une âme abrupte, avec toute l'ardeur de ces volcans intimes qu'on nomme vulgairement des passions.

(Il perd contenance et sa voix tombe en prononçant ces derniers mots. Amélie, qui le regarde depuis un instant, remonte vers la table et sonne.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, DANIEL.

AMÉLIE.

La voiture de monsieur.

DANIEL.

Elle n'est pas encore revenue, madame.

AMÉLIE.

Monsieur prendra un fiacre.

ALEXANDRE.

Un fiacre, à moi ?

DANIEL.

On n'en trouvera plus : il pleut à verse.

AMÉLIE, saluant Alexandre.

J'ai l'honneur...

ALEXANDRE.

Un fiacre me perdrait de réputation. Permettez-moi...

AMÉLIE, à voix basse.

Sortez !

(Alexandre se retire, l'air penaud.)

DANIEL, bas.

Soyez tranquille, monsieur, je vous irai chercher un remise.

ALEXANDRE.

J'irai à pied.

(Il sort fièrement, Daniel se confond en excuses.)

SCÈNE XI.

AMÉLIE, puis HERMANN.

AMÉLIE.

L'impertinent ! (Hermann paraît sur le seuil de la porte à gauche.) Vous étiez là ?

HERMANN.

Oui. Je n'ai pas voulu entrer. Madame Blondeau m'a introduit dans votre chambre, et... j'ai tout entendu.

AMÉLIE le regarde, puis allant à la porte à droite.

Je n'y suis pour personne. (Elle redescend.) Je conçois que vous soyez irrité, indigné. Je ne le suis pas moins que vous.

HERMANN.

Je le crois sans peine.

AMÉLIE.

Vous m'en voulez?

HERMANN.

Aucunement.

AMÉLIE.

Je ne puis empêcher un sot de me faire une déclaration.

HERMANN.

Vous pouviez vous dispenser de l'entendre.

AMÉLIE.

J'étais si confuse que je n'ai retrouvé mon sang-froid qu'à a fin.

HERMANN.

S'il ne s'était arrêté, vous l'écouteriez encore.

AMÉLIE.

Monsieur Legrand est de vos amis, vous me l'avez amené vous-même.

HERMANN.

Oui, sans doute, et ce qui me blesse, c'est que mes amis aient une telle opinion de vous...

AMÉLIE.

Hermann!

HERMANN.

... qu'ils osent vous faire de pareils aveux, et que la femme qui doit porter mon nom soit exposée à de tels outrages.

(Il prend sur la table un couteau à papier dont il frappe sur ses mains en se promenant.)

AMÉLIE.

Toutes vos paroles sont cruelles aujourd'hui. La calomnie ne

m'a point épargnée, je le sais, mais plus d'une voix s'élève encore pour me défendre.

HERMANN.

J'en entends beaucoup qui vous accusent.

AMÉLIE.

De quoi ? Parlez.

HERMANN.

Que sais-je, moi ? D'imprudence, de légèreté.

AMÉLIE.

Est-ce à vous de me rendre responsable des bruits que ma faiblesse a fait naître ?

HERMANN.

Je ne parle pas du présent, mais du passé.

AMÉLIE.

Du passé ?

HERMANN.

Laissons cela. J'ai eu grand tort d'entamer cette discussion. Il vaut mieux subir toutes les conséquences de sa position et se taire.

AMÉLIE.

Votre silence est encore plus injurieux que vos paroles. Expliquez-vous. Que vous a-t-on dit ?

HERMANN.

On ne m'a rien dit.

AMÉLIE.

Si, si, parlez. Ce ton sec et tranchant me glace. Votre regard est celui d'un juge.

HERMANN.

Vous devez bien comprendre, ma chère Amélie, que je suis médiocrement satisfait de ce que j'ai entendu tout à l'heure.

AMÉLIE.

Encore une fois, qu'y pouvais-je faire ? (S'asseyant à gauche.) Cela m'impatiente à la fin ! J'ai reçu ce monsieur pour ne pas vous désobliger : je l'ai trouvé très-ridicule. J'ai découvert depuis que c'est un homme sans délicatesse. Le seul regret que je puisse vous témoigner, c'est que vous ayez de semblables amis.

HERMANN.

Fort bien. C'est moi sans doute qui lui ai dicté la galante déclaration qu'il vous a faite. Je suis charmé de l'apprendre.

(Il s'assied à droite, et, jouant toujours avec le couteau à papier, il en frappe à petits coups le vase qui est sur la table.)

AMÉLIE, allant près de lui.

Ne soyez pas méchant, Hermann. Cela vous arrive maintenant presque tous les jours.

HERMANN.

A l'avenir je serai très-bon.

(Il frappe plus fort sur le vase.)

AMÉLIE.

Prenez garde, ce couteau est de fer, vous allez casser mon vase.

HERMANN, jetant le couteau.

C'est juste. Le dernier souvenir de lord Nelvil! (Il fait quelques pas, puis remonte pour examiner le vase.) Je l'avais mal vu l'autre jour, à la campagne, ce vase. Comment donc! il est superbe.

AMÉLIE.

Ce n'est point pour cela que j'y tiens. Lord Nelvil me le donna la veille de son départ; un mois après j'apprenais sa mort. J'ai défendu à mes gens d'y toucher, il n'y a que vous et Blondeau qui ayez ce privilége.

HERMANN.

Privilége dont je suis fier! Il m'est donc permis de tenir ce vase dans mes mains?

(Il le prend avec précaution.)

AMÉLIE.

Oui, sans doute.

HERMANN.

Et si je le laissais tomber?

AMÉLIE.

J'en serais au désespoir. (Il lâche le vase, qui se brise.) Ah!

HERMANN, avec colère.

Savez-vous qu'on ose dire que ce lord a été votre amant, et que c'est pour cela que je dois me battre avec Thérigny dès qu'il sera guéri de sa blessure?

AMÉLIE, effrayée.

Hermann !

HERMANN.

Savez-vous, que depuis quinze jours, il n'est point un seul homme qui, en me parlant de vous, n'ait eu le sourire aux lèvres?

AMÉLIE.

Vous oubliez...

HERMANN.

Savez-vous que, s'il fallait punir tous ceux qui vous insultent, je me battrais avec tous mes amis?

AMÉLIE.

Monsieur!...

HERMANN.

Savez-vous enfin que je tiens à votre honneur, moi, madame, si vous en faites si bon marché?

AMÉLIE, avec fierté.

Assez! Ah! c'est assez m'outrager, je n'en puis supporter davantage.

(Elle se dirige vers sa chambre.)

HERMANN, la retenant.

Restez, restez! N'avez-vous donc rien à me répondre? Il serait trop commode de se retrancher dans sa dignité blessée pour éviter toute explication. Reculer n'est pas se défendre. Madame, il faut en finir une fois, il faut qu'une fois au moins vous me parliez à cœur ouvert, et puisque je vous ai dit les doutes qui me déchirent, puisque l'opinion vous condamne, puisque je vous accuse, il faut au moins essayer de vous justifier à mes yeux!

AMÉLIE.

Et comment voulez-vous que je me justifie? Ce n'est plus une accusation directe, positive que vous me jetez à la face, c'est une accusation universelle. Étrange amour qui ne recule devant rien et ne sait pas se respecter lui-même! Mais si vous croyez réellement tous les mensonges qu'on vous a débités, si vous me croyez capable d'une pareille dissimulation, d'une telle impudeur, mais vous n'avez qu'une chose à faire, Hermann, c'est de rompre avec moi, de m'abandonner et de regretter éternellement les deux

années d'amour confiant et sincère que vous avez perdues auprès de moi.

HERMANN.

Amélie!...

AMÉLIE.

Ah! j'expie cruellement ma faute. Vous m'apprenez ce que je dois attendre de l'avenir. Je vous ai donné le droit de m'insulter impunément. Seulement je ne croyais pas que cela viendrait si vite, je ne croyais pas que, pour moi, les regrets précéderaient le mariage.

(Elle se laisse tomber sur un fauteuil et pleure.)

HERMANN, assis près d'elle et l'entourant de ses bras.

Amélie, écoute-moi, pardonne-moi! J'étais hors de moi-même, j'étais fou. Tout cela m'avait tourné le sang. Pourquoi faut-il que ces deux hommes soient venus tous les deux dans la même pensée? Car je ne doute pas que le prince ne t'ait fait la même injure, je veux dire le même aveu. Pardonne! aimerais-tu mieux que je gardasse tous ces doutes dans mon cœur? Vaudrait-il mieux te tromper, feindre une tranquillité que je ne puis avoir, sourire quand des larmes de rage me montent aux yeux? Près de qui souffrirai-je si ce n'est près de toi? Qui me calmera si ce n'est toi? Quelle autre voix que la tienne peut me rassurer? Aie pitié de ma faiblesse. Que veux-tu? je suis fait ainsi. Ce que je te demande est-il si difficile? Va, je n'aurai pas de peine à te croire. Deux mots de ta bouche seront plus puissants que toutes leurs calomnies.

AMÉLIE.

Leurs calomnies! Mon Dieu! n'en devinez-vous point la source? Pourquoi monsieur de Thérigny se déchaîne-t-il partout contre moi? c'est que monsieur de Thérigny se croyait irrésistible. Demain, monsieur Legrand dira du mal de moi; s'il ne l'ose à vous, ce sera à d'autres. Quant à lord Nelvil...

HERMANN, se levant vivement, dit à part.

Sa main a tremblé dans la mienne!

AMÉLIE.

Qu'avez-vous?

HERMANN.

Tenez, Amélie, soyez franche avec moi. J'ai déjà remarqué plusieurs fois votre émotion, votre trouble, lorsqu'on prononce ce

nom devant vous. Vous venez de pâlir et de trembler en le prononçant vous-même. Ce nom résume pour moi tous les autres. Tout à l'heure, lorsque ce vase s'est brisé, votre cri m'a été au cœur. Amélie, je vous aime assez pour vous épouser encore après l'aveu d'une faiblesse antérieure à notre liaison. Mais dites-moi, dites-moi la vérité.

AMÉLIE.

Ah! j'ai pitié de vous. Vous me feriez rire si je n'avais envie de pleurer. Lord Nelvil mon amant! Écoutez-moi donc. Un jour, me trouvant seule (ce n'est rien d'entendre un Anglais écorcher le français devant vingt personnes, mais en tête-à-tête!), il entama, lui aussi, sa déclaration. Je partis d'un fou rire... Il se tua de désespoir, et je fus cause de sa mort.

HERMANN.

Ah! c'est à genoux que j'implore mon pardon! Regarde-moi, que je le lise dans tes yeux! Ah! que je t'aime, et de quel poids tu me délivres! Comme je respire à présent! Il suffisait d'un mot, tu le vois bien. Que ne l'as-tu dit plus tôt? Je m'explique tout maintenant, il ne me reste plus aucun soupçon, tu es belle et pure comme les anges, et....

AMÉLIE.

Qu'y a-t-il encore? que regardez-vous? (*Suivant la direction de ses yeux.*) Cette lettre..... c'est d'un de vos rivaux? Ah! si l'on ne vous aimait..... (*Lui donnant l'invitation de Félicien.*) Lisez.

HERMANN, *après avoir regardé la lettre.*

Ah! je suis indigne de toi. Mais cette folle jalousie te prouve tout mon amour. Eh bien! je le jure ici, oui, j'en prends envers toi l'engagement solennel, c'est à ce bal, c'est dans l'éclat de cette fête que je veux leur annoncer notre mariage. Ah! je voudrais que ce fût ce soir. Il me tarde de les braver tous en face, de les insulter de ma joie, de m'enorgueillir à leurs yeux de ton amour, de leur dire à tous enfin : Voilà, voilà ma femme!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DANIEL; MADAME BLONDEAU.

MADAME BLONDEAU.

Madame, madame, le notaire est là, dans le salon.

FÉLICIEN.

Savez-vous, ma femme, que votre toilette est ravissante et que tu es gentille à croquer?

CLAIRE.

C'est bon, c'est bon, monsieur. Vous oubliez que je vous en veux.

FÉLICIEN.

Pourquoi?

CLAIRE.

Pour votre infernale dissimulation. Ne me prévenir de rien, attendre le dernier moment pour me mettre au courant de cette épouvantable histoire!

FÉLICIEN.

Claire!

CLAIRE.

Non, il n'y a plus de Claire, il n'y a qu'une femme justement irritée. D'abord, si vous m'aviez dit que madame de Verneuil était la maîtresse de monsieur Hermann, je ne l'aurais jamais reçue.

FÉLICIEN.

C'est pour cela que je te l'ai caché, ma bonne.

CLAIRE.

Et puis, ne sachant rien, moi, j'ai laissé aller les choses, j'ai entretenu les illusions de ma sœur, j'ai encouragé son amour.

FÉLICIEN.

Si tu m'en avais prévenu, j'aurais parlé plus tôt.

CLAIRE.

Est-ce qu'on dit ces choses-là aux hommes?

FÉLICIEN.

Je pourrais te répondre : Est-ce qu'on dit ces choses-là aux femmes?

CLAIRE.

On dit tout à sa femme. — Et moi qui les ai invités à ma soirée, une femme perdue de réputation, un jeune homme qui se conduit ainsi!

FÉLICIEN.

Si tu crois que les autres se conduisent mieux!...

CLAIRE.

Plaît-il ?

FÉLICIEN.

Rien, rien, ne te fâche pas.

CLAIRE.

La gaieté de Louise me serre le cœur. J'ai été dix fois sur le point de la détromper, je n'en ai pas eu le courage. Cette madame de Verneuil, moi qui l'aimais tant !

FÉLICIEN.

Mais, chère petite, tu as tort de lui en vouloir, tu ne connais pas le monde. Tu te trompes fort si tu penses que toutes tes autres amies sont irréprochables.

CLAIRE.

Quoi ! monsieur, ce sont là vos principes ?

FÉLICIEN, à part.

Aïe ! j'ai dit une sottise.

CLAIRE.

Toutes les femmes se conduisent donc mal, selon vous ?

FÉLICIEN.

Au contraire, c'est l'exception, la rare exception. (A part.) Diable ! n'allons point la gâter.

CLAIRE.

C'est bien la dernière fois que je l'invite, par exemple, et je lui ferai sentir ce soir...

FÉLICIEN.

Je t'en supplie, Claire, ne va pas trop loin. Madame de Verneuil est une femme charmante comme il y en a tant, qui a eu une faiblesse comme il y en a peu. Elle m'a toujours bien reçu chez elle, et je serais fâché qu'on ne fût point poli pour elle chez moi.

CLAIRE.

Je serai polie. Mais ma pauvre sœur qui aime cet Hermann a en perdre la tête, à en mourir ! Si elle apprend... Du reste, plus on tarde, plus le mal s'aggrave. C'est pourquoi, n'osant aborder la question moi-même, j'ai fait prier le général de venir un peu avant le bal. Il a lui-même allumé le feu, c'est à lui de l'éteindre.

FÉLICIEN.

Pourquoi se presser? Hermann est libre encore, il peut survenir quelque obstacle. Le bruit courait ce matin au cercle que certaines difficultés s'étaient élevées lors de la lecture du contrat et qu'on n'avait pas signé.

CLAIRE.

Vraiment?

FÉLICIEN.

Je le crois pourtant trop galant homme pour manquer à ce qu'il doit.

CLAIRE.

Quand on a été la maîtresse de quelqu'un, monsieur, on n'est pas digne d'être sa femme.

FÉLICIEN.

Ah! c'est-à-dire... (Se reprenant.) Certainement, tu as raison. (A part.) J'oublie toujours qu'un homme marié doit professer des principes sévères devant sa femme.

CLAIRE.

On a sonné. C'est peut-être le général. Laissez-nous, allez donner un dernier coup d'œil aux préparatifs. Si quelque chose va mal, c'est à vous que je m'en prendrai.

FÉLICIEN.

Je ne trahirai pas la confiance de mon gouvernement. Je vais surveiller le souper et goûter les glaces. (S'approchant d'elle.) Claire, je viens de me raser.

CLAIRE.

Non, je vous en veux trop. Nous verrons plus tard.

FÉLICIEN, à part.

Est-elle gentille quand elle boude! Ah! que je suis heureux de m'être marié comme on se marie ordinairement!

SCÈNE II.

CLAIRE, puis LE GÉNÉRAL.

CLAIRE.

Ce n'est pas lui. N'est-ce pas désolant? Il arrivera avec tout le monde. Si, si, c'est lui.

LE GÉNÉRAL, aux Domestiques.

Eh ! puisque je vous dis qu'on m'attend avant le bal ! Ce ne sont point deux cadets comme vous qui m'empêcheront de passer !

CLAIRE.

Général...

(Elle renvoie les Domestiques.)

LE GÉNÉRAL.

Vous aviez oublié de donner la consigne. Mais, malgré la résistance héroïque de vos avant-postes, j'ai pénétré jusqu'à vous, et me voici.

CLAIRE.

J'ai de graves reproches à vous faire, général, et un léger service à vous demander.

LE GÉNÉRAL, à part.

Je suis pris, c'est une explication.

CLAIRE.

Je vous avais toujours regardé comme un homme sage et prudent : je m'étais trompée. Vous avez troublé peut-être pour jamais le repos de ma sœur, vous êtes venu nous offrir votre neveu, et votre neveu n'était plus libre.

LE GÉNÉRAL.

Je vous jure que je l'ignorais.

CLAIRE.

Laissez donc !

LE GÉNÉRAL.

Parole d'honneur !

CLAIRE.

Quoi qu'il en soit, le mal est fait, vous avez parlé imprudemment, et M. Hermann épouse madame de Verneuil.

LE GÉNÉRAL.

Malheureusement, oui.

CLAIRE.

Malheureusement ?

LE GÉNÉRAL.

Oh ! je dis malheureusement, parce qu'en l'épousant il ne

peut épouser Louise. Car, après tout, madame de Verneuil est une femme de cœur, une femme d'esprit, qui n'a qu'un tort à mes yeux.

CLAIRE.

Lequel?

LE GÉNÉRAL.

Vous savez bien. Enfin c'est une affaire bâclée, il n'y a plus à y revenir.

CLAIRE.

On disait cependant que des difficultés étaient survenues...

LE GÉNÉRAL.

Oui, des difficultés provenant d'un excès de délicatesse. Mais de telles difficultés sont bien vite levées. C'est là que j'ai pu apprécier le caractère de madame de Verneuil. Hermann avait fait rédiger le contrat tout à l'avantage de la future; elle ne l'a pas entendu ainsi, elle m'a fait appeler, et il a fallu à toute force que les avantages fussent réciproques.

CLAIRE.

C'est admirable. Mais la pauvre Louise n'en reste pas moins la victime de votre légèreté.

LE GÉNÉRAL.

De ma?...

CLAIRE.

De votre légèreté. J'avais dit imprudence, je me rétracte et je dis légèreté. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un cœur de jeune fille. Cette chère enfant! Elle est pleine d'espoir, elle ignore tout, je n'ai pas eu le courage de la détromper.

LE GÉNÉRAL.

Vous avez eu tort.

CLAIRE.

Vous en parlez bien à votre aise! Voir les gens heureux et les frapper au cœur! Cependant il est urgent de la prévenir, et, comme c'est vous qui avez fait le mal, j'ai pensé que c'était à vous...

LE GÉNÉRAL.

Hein?

CLAIRE.

... Que c'était à vous de lui en parler le premier.

LE GÉNÉRAL.

Mais vous n'y songez pas; mais j'aimerais mieux m'élancer contre un mur de baïonnettes.

CLAIRE.

Il n'importe.

LE GÉNÉRAL.

Mais comment voulez-vous que je m'y prenne?

CLAIRE.

Je suis inflexible.

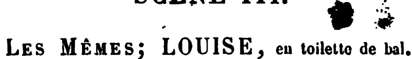
LE GÉNÉRAL.

Mais, ma chère enfant...

CLAIRE.

Vous apprendrez à Louise toute la vérité; c'est à cette seule condition que je vous pardonne. C'est elle. Parlez, ou je ne vous revois de ma vie.

SCÈNE III.



LES MÊMES; LOUISE, en toilette de bal.

CLAIRE.

Viens donc, Louise, voici du monde. — Le général!

LE GÉNÉRAL, l'embrassant.

Ma bonne petite Louise!

(Elle court lui offrir son front.)

LOUISE.

Enfin vous voilà! Être resté quinze jours sans donner signe de vie, ne nous avoir pas même rendu une visite de digestion! Savez-vous que j'étais furieuse? Je vous vois, j'oublie tout.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes si bonne!

CLAIRE.

Je vais au secours de mon mari, et te laisse avec le général, qui doit avoir à te parler.

SCÈNE IV.

LOUISE, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, à part.

Quelle position!

LOUISE.

Vous avez à me parler, dit-elle?

LE GÉNÉRAL.

Oui.

LOUISE, avec joie.

Il y a donc du nouveau ?

LE GÉNÉRAL.

Non.

LOUISE.

Quel dommage! Dites vite.

LE GÉNÉRAL.

C'est que...

LOUISE.

C'est que votre neveu est moins pressé que vous peut-être? Les messieurs sont comme cela, ils ne veulent se marier qu'à la dernière extrémité. Eh bien! général, nous attendrons.

LE GÉNÉRAL.

Oui, nous attendrons. Mais...

LOUISE.

Qu'avez-vous?

LE GÉNÉRAL.

Ma chère enfant...

LOUISE.

Vous tremblez, général.

LE GÉNÉRAL.

Moi ?

LOUISE.

Vous tremblez. Mon Dieu! serait-il survenu quelque obstacle?

LE GÉNÉRAL, à part.

La voilà déjà qui pâlit. Non, je n'aurai jamais ce courage-là.

LOUISE.

Votre silence me fait mourir. Je vous en prie, dites-moi seulement qu'il n'y a rien.

LE GÉNÉRAL.

Non, non, il n'y a rien.

LOUISE.

A la bonne heure ! — Voici des messieurs.

LE GÉNÉRAL, à part.

Claire en dira ce qu'elle voudra, je déserte.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ALEXANDRE, ÉMILE, LÉONARD.

ALEXANDRE, arrêtant le Général.

Eh ! c'est vous, général ?

LE GÉNÉRAL.

Bonsoir.

ALEXANDRE.

Vous partez quand on arrive.

LOUISE.

Quelle idée ! Le général passera toute la soirée avec nous, j'y compte bien.

LE GÉNÉRAL.

Certes... (A part.) Cloué !

ALEXANDRE, saluant.

Mademoiselle... (Présentant ses deux amis.) Monsieur Léonard, monsieur Émile Renaud. — Madame Rimbaut m'a prié de lui amener quelques bons valseurs. (Louise s'incline. Émile et Léonard lui font, chacun, une invitation.) Valsez-vous, général ?

LE GÉNÉRAL.

Non, mais, au besoin, je pourrais vous faire danser.

ALEXANDRE.

Vous jouez du violon, général ?

(Le Général lui tourne le dos et remonte vers le fond.)

LOUISE, à Léonard et à Émile.

Merci, messieurs. La seconde mazourka et la troisième polka.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; DE THÉRIGNY, conduisant Mme DE PONTSABLÉ; FÉLICIEN, conduisant Mme ROBIN DE LA CREUSE.

(Ils viennent des salons à gauche.)

Mme DE PONTSABLÉ.

A la bonne heure, ici nous trouverons... des siéges. Dans le salon ces dames sont l'une sur l'autre. On s'entasse, on s'entasse! Voilà ce que c'est de donner de grandes soirées dans de petits appartements.

(D'autres dames viennent s'asseoir au fond.)

Mme ROBIN.

Allez, monsieur, je sais qu'un maître de maison ne s'appartient pas.

ALEXANDRE.

Eh! c'est madame Robin de la Creuse. — Et monsieur Robin de la Creuse?

Mme ROBIN.

Vous êtes bien bon, il est dans la Creuse.

ALEXANDRE.

Que la Creuse est heureuse!

FÉLICIEN.

Aurons-nous le plaisir de voir ce soir monsieur de Pontsablé?

Mme DE PONTSABLÉ, très-haut.

Mon mari est au bal du Ministère. (Tout le monde se retourne.) Il viendra me chercher.

ÉMILE, bas à Alexandre.

Présente-nous donc.

FÉLICIEN, allant au Général, qui s'est installé à une table de whist au fond, à droite.

Eh! bonsoir, général.

ALEXANDRE, courant après Félicien.

Eh! cher, cher, cher bon! (Félicien revient sur ses pas.) Monsieur Léonard, monsieur Émile Renaud.

FÉLICIEN.

Messieurs...

ALEXANDRE.

Des danseurs.

FÉLICIEN.

Des danseurs. A merveille! ils vont faire le whist du général.

(Il les entraîne, malgré eux, à la table de whist. Les Domestiques entrent par la gauche avec des plateaux couverts de rafraîchissements. Beaucoup de monde dans les salons, à gauche. Musique de contredanse.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté FÉLICIEN.

Mme DE PONTSABLÉ, assise.

Cette vieille ruine couverte de neige est un général?

ALEXANDRE.

Oui.

DE THÉRIGNY.

C'est le général de Courtenay, l'oncle du brillant Hermann.

MADAME DE PONTSABLÉ.

Ah! Est-il vrai que monsieur Hermann épouse cette petite Verneuil?

DE THÉRIGNY.

Trop vrai.

MADAME ROBIN.

Un si joli garçon! Je le plains.

MADAME DE PONTSABLÉ.

Mais c'est une horreur, ma chère, mais il n'y a plus de mœurs, mais c'est à décourager la vertu. Madame de Verneuil est mon amie, je n'en veux pas dire de mal; mais, entre nous, avec qui ne s'est-elle pas compromise? Monsieur Legrand lui-même...

ALEXANDRE.

Oh ! ma foi, il n'y a pas de quoi se vanter.

MADAME ROBIN.

Mais n'y aurait-il pas moyen d'empêcher ce mariage ?

MADAME DE PONTSABLÉ.

Le fait est que ce serait une bonne action.

DE THÉRIGNY.

Je sais que je pourrais dire à Hermann quelque chose qui lui donnerait à réfléchir.

MADAME DE PONTSABLÉ.

Dites-le-lui donc bien vite.

DE THÉRIGNY.

Ces avis-là sont toujours mal reçus.

MADAME DE PONTSABLÉ.

N'importe, on les donne. C'est un devoir de les donner.

DE THÉRIGNY, riant.

Eh ! tenez, voici justement...

Il continue de leur parler bas. Les deux dames examinent beaucoup le Prince, qui donne le bras à Claire.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CLAIRE, LE PRINCE; puis LOUISE, AMÉLIE; puis HERMANN, dans le fond.

LE PRINCE.

Oui, madame. Aussitôt arrivé à Constantinople, j'aurai l'honneur de voir monsieur votre parent.

CLAIRE.

Et vous partez si vite ?

LE PRINCE.

Il n'est plus rien qui me retienne en France.

LOUISE, accourant joyeuse.

Claire, voilà madame de Verneuil.

LE PRINCE.

Madame de Verneuil !

ALEXANDRE, bas à madame Robin.

C'est elle, c'est elle.

CLAIRE.

Madame...

AMÉLIE.

Votre fête est charmante. Je vous cherchais, cette aimable enfant est venue à moi, et, avec toutes sortes d'amitiés et de grâces, m'a frayé passage jusqu'à vous.

LOUISE.

Que votre toilette est jolie, madame !

AMÉLIE.

Vous trouvez ? Vous êtes comme ma toilette.

(Elle salue le Prince, qui s'incline avec respect.

MADAME ROBIN, allant à elle.

Bonsoir, chère amie.

MADAME DE PONTSABLÉ, de même.

Arrivez donc, ma toute belle ! On a des compliments à vous faire. Vous ne m'en aviez rien dit. Oh ! ce n'est pas bien.

(Elle l'embrasse. Hermann paraît dans le fond avec Félicien.)

CLAIRE.

C'est une valse, messieurs.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HERMANN, FÉLICIEN.

LE PRINCE, qui s'est approché d'Amélie.

Voulez-vous me l'accorder ?

AMÉLIE, embarrassée.

Mais...

DE THÉRIGNY, à madame de Pontsablé, montrant Hermann.

C'est lui !

LE PRINCE.

C'est la dernière fois que je valse à Paris, c'est une valse d'adieu.

AMÉLIE, acceptant son bras.

Vous partez?

LE PRINCE.

Demain, madame.

HERMANN.

Elle accepte!

(Il s'avance. Amélie fait un mouvement comme pour retirer son bras.)

LE PRINCE.

Qu'avez-vous?

AMÉLIE, vivement.

Rien.

HERMANN regarde un moment le Prince et Amélie, puis se tournant vers Louise.

Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur de valser avec moi?

LOUISE.

Je ne valse pas, monsieur.

HERMANN.

Ah! je le regrette.

LOUISE.

Si vous voulez une contredanse? Je suis engagée pour la première. Vous venez si tard! Mais ce sera pour la seconde.

HERMANN, s'inclinant.

Pour la seconde.

(Alexandre a engagé Claire; Félicien, madame Robin de la Creuse; de Thérigny, madame de Pontsablé, et ils ont passé dans les salons au commencement de la scène.)

SCÈNE X.

HERMANN, seul; LE GÉNÉRAL, ÉMILE, LÉONARD, au whist.

HERMANN.

La première chose que je vois en entrant, c'est Amélie au bras du prince. Elle est d'une légèreté!... (Regardant.) Comme ils valsent! Elle est entraînée, elle s'appuie sur son épaule. On les entoure, on les admire. Ah!... (Il fait quelques pas.) Elle ne pense

pas que je la regarde. Quel supplice! Ah! cette valse est éternelle.

(Madame de Pontsablé cause depuis quelques instants à la porte du fond avec de Thérigny. Elle semble l'engager à parler à Hermann Il s'y décide enfin et elle s'éloigne.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DE THÉRIGNY.

DE THÉRIGNY.

Hermann...

HERMANN, le toisant du regard.

Que me voulez-vous?

DE THERIGNY.

Je n'ai point oublié que vous me devez une réparation; je la réclamerai dès que je pourrai me servir de mon bras. En attendant, je veux vous donner un avis utile. J'ai longtemps hésité, mais notre vieille amitié l'emporte sur mes scrupules. Vous allez épouser madame de Verneuil?

HERMANN.

Oui.

DE THÉRIGNY.

Ne vous fâchez point d'avance, et croyez que la démarche que je risque m'est inspirée par mon cœur et dans votre intérêt seul, dans l'intérêt de votre honneur. — Vous savez qui m'a fait cette blessure?

HERMANN.

C'est le prince Téleski.

DE THÉRIGNY.

Oui, mais vous ignorez la cause de ce duel.

HERMANN.

La cause?

DE THÉRIGNY, très-bas.

C'est madame de Verneuil.

HERMANN.

Monsieur...

DE THÉRIGNY.

A ce déjeuner chez Legrand, vous vous en souvenez, le prince m'a pris à part. C'était pour me demander raison de certains propos.

HERMANN.

Et quelle conclusion en tirez-vous, monsieur?

DE THÉRIGNY.

Qu'on ne se bat pour une femme que lorsqu'on a le droit de la défendre.

HERMANN.

Monsieur de Thérigny, j'épouse dans quelques jours madame de Verneuil, je vous en fais part, et je vous préviens qu'une fois guéri, vous trouverez en moi un créancier impitoyable.

DE THÉRIGNY.

Mon médecin dit qu'il me faut encore huit jours. Vous réfléchirez.

(Il le salue et s'éloigne.)

SCÈNE XII.

LES JOUEURS, HERMANN, puis LOUISE.

HERMANN.

Les lâches! ils semblent tous conjurés contre moi, contre cette pauvre femme. Eh bien! non, vous n'aurez pas la joie de me voir malheureux; je ne vous croirai plus.

(Il s'assied sur un fauteuil à gauche.)

LOUISE, derrière la chaise du Général et regardant Hermann du coin de l'œil.

Gagnez-vous, général?

LE GÉNÉRAL.

Ne m'en parlez pas, j'ai un bonheur effrayant. Ces messieurs ne sont pas forts. Prenez-vous votre revanche?

LÉONARD, se levant.

Merci, merci.

LE GÉNÉRAL.

Comme vous voudrez. C'est un compte rond, vingt-quatre fiches (les deux jeunes gens payent) que j'empoche.

ÉMILE, bas, prenant le bras de Léonard.

Comme c'est amusant! venir pour danser, et perdre son argent!

LÉONARD.

Console-toi, on dit qu'il y a un souper.

(Ils s'éloignent. Louise a pris le bras du Général.)

LOUISE, bas.

Il m'a invitée à valser. Les demoiselles ne valsent pas. Il a paru le regretter. — Il est là.

LE GÉNÉRAL.

Tiens, c'est vrai.

LOUISE.

Mon Dieu! il regarde toujours! — Appelez-le.

LE GÉNÉRAL.

Mais...

LOUISE.

Appelez-le.

LE GÉNÉRAL.

Hermann!

HERMANN.

Mon oncle? Pardon, je n'avais pas vu mademoiselle.

LOUISE.

Madame de Verneuil valse bien, n'est-ce pas?

HERMANN.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de la louer.

LE GÉNÉRAL, faisant signe à Hermann de se taire.

Hum! hum!

LOUISE, étonnée, à Hermann.

Pourquoi donc?

HERMANN.

Mais parce que...

LE GÉNÉRAL.

Hum! hum!

LOUISE.

Vous êtes enrhumé, général?

LE GÉNÉRAL.

Nullement.

HERMANN.

Mais, général, est-ce que mademoiselle ignore?...

LE GÉNÉRAL.

Hum! hum! hum!

LOUISE.

Vous vous êtes certainement enrhumé. Il faut boire un verre de punch, c'est excellent pour le rhume.

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est cela. Conduisez-moi au buffet.

(Il l'entraîne presque malgré elle, et ils sortent par la porte du fond.)

SCÈNE XIII.

HERMANN; CLAIRE, au bras d'ALEXANDRE; Mme ROBIN DE LA CREUSE, au bras d'ÉMILE; Mme DE PONTSABLÉ, au bras de LÉONARD; AMÉLIE, au bras du PRINCE; FÉLICIEN, DE THÉRIGNY, VALSEURS et VALSEUSES.

ALEXANDRE.

L'adorable valse! La valse est ma passion après les chevaux.

CLAIRE.

Après? (A Hermann.) Quoi! monsieur, vous n'avez pas valsé?

HERMANN.

Je n'avais pas de valseuse, madame.

CLAIRE.

Je vous en aurais trouvé dix.

Mme DE PONTSABLÉ, qui s'est assise à droite, bas à Léonard.

Avouez qu'elle valse avec trop de laisser-aller.

ÉMILE.

C'est elle!

Mme ROBIN.

Ce prince est son amant, et l'autre veut l'épouser?

LÉONARD.

On le dit.

AMÉLIE, bas au Prince.

Quittez-moi, je vous prie.

(Elle s'assied sur un canapé à gauche.)

LE PRINCE.

Comment! Me permettrez-vous au moins d'aller vous faire mes adieux?

DE THÉRIGNY, passant près d'Hermann, qui est au milieu du théâtre, et lui montrant le Prince et Amélie.

Vous voyez!

Mme DE PONTSABLÉ, presque à voix haute, à Claire.

Il ne peut l'épouser, il n'osera pas l'épouser!

HERMANN.

Madame, que je vous fasse part d'une nouvelle qui n'en est plus une pour vous sans doute.

CLAIRE.

Quelle nouvelle, monsieur?

HERMANN.

La nouvelle de mon mariage. (D'une voix ferme et un peu plus haute.) J'épouse madame la comtesse de Verneuil.

(Mouvement général.)

CLAIRE.

Je vous en fais mon compliment, monsieur. (S'approchant d'Amélie et cachant son émotion.) Recevez aussi mes félicitations.

AMÉLIE.

Oh! vous êtes bonne, et moi je suis heureuse. (Pressant la main d'Hermann, qui se trouve en ce moment derrière le canapé.) Merci! merci!

FÉLICIEN, à Claire.

Le souper est servi.

CLAIRE.

Monsieur Hermann, votre bras.

ALEXANDRE, à part, pendant qu'on sort.

Je n'aurais jamais cru qu'Hermann en viendrait là! Mais bah! c'est son affaire. Je vais souper.

SCÈNE XIV.

AMÉLIE, seule.

Ah! j'avais besoin d'être seule pour jouir en liberté de ce

honheur si longtemps attendu ! Enfin, il l'a dit ; il est venu leur annoncer notre mariage, il a dit à voix haute, ici, à ses amis, à cette jeune femme, à tous : J'épouse madame de Verneuil ! Mon cœur est plein, j'étouffe. (Elle soulève le rideau et ouvre la porte du balcon.) Il me semble qu'en me nommant sa femme, il m'a réhabilitée à mes propres yeux. Quelqu'un ! Oh ! c'est lui... (S'arrêtant.) Comme il est pâle ! (On entend la voix d'Hermann et celle du Général.) Encore quelque duel, quelque folie... Oh ! je veux savoir...

(Elle entre sur le balcon.)

SCÈNE XV.

HERMANN, LE GÉNÉRAL, AMÉLIE, cachée.

LE GÉNÉRAL.

Écoute-moi.

HERMANN.

Non, non, je ne veux pas vous entendre.

LE GÉNÉRAL.

Je te le demande en grâce, attends à demain pour leur annoncer ton mariage.

HERMANN.

Vous vous y prenez trop tard, je l'ai annoncé devant tout le monde à madame Rimbaut.

LE GÉNÉRAL.

Et sa sœur était là ?

HERMANN.

Non, je ne crois pas.

LE GÉNÉRAL, lui serrant la main.

Merci.

HERMANN.

Merci de quoi ?

LE GÉNÉRAL.

C'est que, ce soir, elle est si joyeuse, si confiante, que je veux respecter sa confiance et sa joie. Je lui dirai tout demain.

HERMANN.

Mais je ne comprends pas. Quel rapport y a-t-il entre cette jeune fille et mon mariage ?

LE GÉNÉRAL.

C'est une sottise que j'ai faite. Je te croyais libre et je lui ai monté la tête : à ces jeunes cœurs il suffit d'une étincelle. Ainsi, c'est une malheureuse de plus que tu auras à inscrire dans tes mémoires.

HERMANN.

Quoi ! cette jeune fille...

LE GÉNÉRAL.

Oui, monsieur. Allons, allons, n'y pensons plus, et retournons...

HERMANN.

Non, je reste ici.

LE GÉNÉRAL.

Cette agitation n'est pas naturelle. Qu'as-tu donc ?

HERMANN.

Rien, rien. Cette foule, ce bruit me fatiguent. Mon bonheur a besoin de solitude.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! tu es donc heureux ?

HERMANN.

Oh ! oui, bien heureux ! Tous mes vœux ne sont-ils pas remplis ? Je vous le disais, je viens de leur annoncer mon mariage. Ils se sont tous inclinés devant moi. Il ne faut qu'un peu de courage pour leur imposer silence. Et Amélie ! si vous aviez vu sa joie ! Qu'elle était belle en me remerciant ! Ah ! soyez-en sûr, général, si le monde s'acharne contre nous, c'est que toutes les femmes sont jalouses d'elle, c'est que tous les hommes me portent envie !

LE GÉNÉRAL.

Tu t'exaltes, tu essayes de t'étourdir. Hermann, veux-tu que je te dise ce qui se passe en toi ? Le monde, que tu bravais, commence à te faire peur. Tu le fuis, donc tu le crains.

HERMANN.

Moi, peur du monde ? (Riant avec effort.) Ah ! ah ! ah ! voilà qui est plaisant ! Ne vous ai-je pas dit mes idées là-dessus ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, mais depuis le monde a pris sa revanche. Mille sots pro-

pos se sont glissés dans ton oreille. Madame de Verneuil est un cœur franc, loyal ; je ne lui fais pas l'injure de la soupçonner : au coutraire, je l'estime et je la plains. Mais, hors moi, tout le monde l'accuse. On sait qu'elle a été ta maîtresse ; on le sait, et on en conclut qu'elle a été celle de beaucoup d'autres. Hermann, je te l'ai dit, mais tu n'as pas voulu m'entendre, la femme qu'on épouse ne saurait être trop pure, trop environnée du respect, ou, du moins, du silence du monde.

HERMANN.

De grâce, général !...

LE GÉNÉRAL.

Je savais mieux que toi ce qu'il te fallait. Cette jeune fille si pure, si naïve, qui t'aime... Tu aurais trouvé près d'elle un bonheur calme et honorable. Mais dans le mariage tu n'as vu qu'un plaisir, et tu en goûtes déjà toute l'amertume. Tu te dis que ce n'est pas une nouvelle carrière que tu commences en épousant madame de Verneuil, tu te dis que c'est la continuation de ta vie de jeune homme, que c'en est la conséquence ; et je dis, moi, que c'en est l'expiation !...

HERMANN.

Général, je vous en supplie...

LE GÉNÉRAL.

Non, non, je veux être sans pitié ; mon affection pour toi me l'ordonne. Il faut que je déroule devant tes yeux l'avenir que tu te prépares. Ce n'est pas aujourd'hui ni demain que les regrets viendront. Tu crois accomplir un devoir en épousant madame de Verneuil, tu te complais dans ton sacrifice. Mais plus tard cette exaltation tombera, les choses t'apparaîtront sous leur véritable jour. Les calomnies que tu as méprisées se feront mieux écouter. Tu les discuteras. Dès lors, plus de repos pour toi ! L'amour d'Amélie, son dévouement, sa vertu même n'y pourront rien. Il y aura entre vous, vois-tu, le souvenir d'une faute. La raison est implacable. Elle nous dit parfois de ces choses dont le cœur se révolte. Madame de Verneuil a trompé pour toi son premier mari. Dans chaque homme qui parlera à ta femme tu verras un rival. Elle les évitera, elle fuira le monde. Si le présent t'échappe, tu seras jaloux du passé. L'amour ne résiste point à ces combats. Ton amour passera, et ce qui est affreux, ce que je dois te dire, l'estime ne pourra le remplacer. Ta vie

sera désenchantée, tu craindras qu'Amélie ne lise dans ton cœur, tu te cacheras d'elle et de tous, et tu n'oseras même me confier tes tourments, à moi qui te fais entendre aujourd'hui ces dures vérités parce que je t'aime; à moi qui t'aimerai plus encore, si c'est possible, par ce que tu seras malheureux!

HERMANN, dans un grand trouble.

Assez, assez! je vous en conjure. Éloignez de mes yeux ces funestes clartés. J'aime mieux ne pas voir!...

LE GÉNÉRAL.

Hermann, pour madame de Verneuil comme pour toi, réfléchis, attends encore...

HERMANN.

Réfléchir! attendre! Que me demandez-vous? Ne voyez-vous donc pas que je souffre? Non, il ne faut pas attendre un instant, il faut m'engager pour la vie! Une fois l'époux d'Amélie, je retrouverai ma tranquillité, j'oublierai, je redeviendrai moi-même.

(Il se laisse tomber sur un fauteuil, à droite.)

LE GÉNÉRAL, allant à lui.

Allons, allons, Hermann, sois homme...

(Il s'arrête en apercevant Amélie, qui s'avance lentement vers eux. Elle est fort pâle.)

HERMANN, se levant.

Amélie!...

AMÉLIE.

Je puis vous dire à mon tour : J'étais là, j'ai tout entendu. Depuis quelques jours j'avais le pressentiment de ce que je viens d'apprendre. Vos colères, vos reproches m'avaient avertie : je désespérais du bonheur. Cependant, ce soir, j'ai eu encore un éclair de joie, je devrais dire d'orgueil, quand vous avez annoncé notre mariage. C'était plus que je ne méritais.

HERMANN.

Amélie, vous êtes à moi, vous m'appartenez...

AMÉLIE.

Non, grâce au ciel, je m'appartiens encore. J'ai pu plonger l'œil dans l'avenir que nous nous préparions l'un à l'autre; j'ai pu prévoir que vous vous feriez contre moi des armes de mon

amour même, que ce que j'ai fait pour vous serait justement mon crime, et que j'expierais chaque jour la faiblesse de vous avoir préféré à tout, même à mon bonheur. J'ai eu tort de consentir à ce mariage. Jamais une femme de cœur ne doit épouser l'homme dont elle fut la maîtresse. Tout est rompu entre nous, vous êtes libre. Adieu!...

HERMANN.

Cela n'est pas possible! C'est un rêve, un rêve affreux...

AMÉLIE.

Non, c'est la réalité. Les rêves sont moins cruels.

HERMANN, tombant à genoux.

Amélie, un mot encore! Écoute-moi, je te supplie en grâce de m'écouter. Je ne saurais vivre sans toi. Veux-tu donc mon malheur? Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait qui ait pu provoquer cette détermination cruelle? La calomnie s'est dressée contre nous, ne l'ai-je pas écrasée sous mes pieds? Va, leurs préjugés ne sont pas les miens; leurs préjugés ne m'empêcheront pas de t'estimer, de te chérir. Tu es émue; oui, je vois des larmes dans tes yeux. Amélie, vous m'avez proposé un jour de tout abandonner pour moi, patrie, amis, famille. Eh bien! partons ensemble, acceptez mon nom : j'accepte, moi, votre sacrifice; je l'implore, à cette heure, non plus de votre amour, mais de votre pitié!

AMÉLIE.

Eh! ce bonheur vous suffirait-il, Hermann!... Tout ce que vous ajouteriez serait inutile. Ces vérités terribles que je viens d'entendre m'ont frappée au cœur. Ma résolution est irrévocable.

HERMANN.

Amélie!

AMÉLIE.

On vient. (Apercevant Louise, elle dit vivement :) Ah! c'est elle!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LOUISE, au bras du PRINCE; puis FÉLICIEN et CLAIRE.

On entend la ritournelle d'une contredanse. Beaucoup de monde dans les salons à gauche.

LOUISE.

Monsieur Hermann, voici la contredanse que nous devons danser ensemble.

AMÉLIE.

Général, votre bras jusqu'à ma voiture.

LOUISE.

Quoi ! vous partez ?

AMÉLIE.

Oui, je suis souffrante. Mon médecin l'avait bien dit, il faudra que je quitte Paris.

LE PRINCE, à part.

Qu'entends-je ! Le mariage est donc rompu ?

FÉLICIEN, du seuil de la seconde porte à gauche, donnant le bras à Claire.

Viens donc, Hermann ! Ne me fais pas manquer la contredanse. Je danse avec ma femme.

AMÉLIE.

Allez vite, mon enfant. (L'embrassant avec émotion.) Ne faites pas attendre votre cavalier.

LOUISE.

Venez-vous, monsieur Hermann ?

(Elle lui prend le bras.)

HERMANN, dont l'émotion se trahit malgré lui.

Excusez-moi, mademoiselle ! (Il traverse le théâtre et se jette sur un fauteuil à gauche.) Ah ! que je souffre !

LE GÉNÉRAL.

Madame, vous êtes un noble cœur, et mon neveu... Ah ! maintenant je crois qu'à sa place...

AMÉLIE.

Vous feriez comme lui.

(Elle va pour sortir avec le Général, et se t[illegible]e d'Hermann, qui se lève en proie à la plus vive émotio[illegible]. lui prend la main. Il retombe accablé. Un peu plus loin Claire les regarde, et retient Louise, qui s'étonne du trouble d'Hermann sans en comprendre la cause. La toile tombe.)

FIN.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS.

F. PONSARD

Lucrèce, tragédie en 5 actes et en vers. . . . . 1 fr. 50
Agnès de Méranie, tragédie en 5 actes et en vers. 1 50
Charlotte Corday, tragédie en 5 actes et en vers. 1 50
Horace et Lydie, comédie en 1 acte et en vers. . . . . 1 »
Ulysse, tragédie en 5 actes et en vers. . . . . 2 »
L'Honneur et l'Argent, comédie en 5 actes et en vers. . . . . . . 2 »

ÉMILE AUGIER

Gabrielle, comédie en 5 actes et en vers. . . . . 2 »
La Ciguë, comédie en 2 actes et en vers. 1 50
L'Aventurière, comédie en 5 actes et en vers. 1 50
L'Homme de bien, comédie en 3 actes et en vers. 1 50
L'Habit vert, proverbe en 1 acte. . . . . 1 »
La Chasse au roman, comédie en 3 actes. 1 50
Sapho, opéra en 3 actes. . . . . 1 »
Diane, drame en 5 actes et en vers. . . . . 2 »
Les Méprises de l'amour, comédie en cinq actes et en vers. . . . 1 50
Philiberte, comédie en 3 actes et en vers. 1 50
La Pierre de Touche, comédie en 5 actes et en prose . . . . 2 »
Le Gendre de M. Poirier, comédie en 4 actes et en prose. . . . . 2 »

GEORGE SAND

Le Pressoir, drame en 3 actes et en prose. . . . . 2 »
Le Démon du Foyer, comédie en 2 actes et en prose. 1 50
Les Vacances de Pandolphe, comédie en 3 actes et en prose. . . . 2 »

JULES SANDEAU

Mademoiselle de la Seiglière, comédie en 4 actes. 1 50

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

Cléopâtre, tragédie en 5 actes et en vers. . . . . 2 »
C'est la faute du Mari, comédie en 1 acte et en vers. . . . . 1 »
Lady Tartuffe, comédie en 5 actes et en prose. . . . . 2 »
La Joie fait peur, comédie en un acte et en prose. 1 50

OCTAVE FEUILLET

Le Pour et le Contre, comédie en un acte et en prose. . . . . 1 »
La Crise, comédie en 4 parties. 1 50

HENRY MURGER

Le Bonhomme Jadis, comédie en un acte et en prose. . . . . 1 »

MÉRY

Le Sage et le Fou, comédie en 3 actes et en vers. 1 50
Gusman le brave, drame en 5 actes et en vers. . . . . 2 »
Aimons notre Prochain, comédie en 1 acte et en prose. . . . . . 1 »
Le Chariot d'Enfant, drame en 5 actes et en vers. . . . . 2 »

Paris.—Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

FORMAT IN-18 ANGLAIS

Ire SÉRIE
à 2 fr. le vol.

ALEX. DUMAS.

Le Vicomte de Bragelonne. 6
Mém. d'un Médecin. 5
Les Quarante-Cinq. 3
Monte-Cristo 6
Le Capitaine Paul. . 1
Chev. d'Harmental. 2
Tr. Mousquetaires. . 2
Vingt ans après. . . 3
La Reine Margot. . 2
Dame de Monsoreau 2
Jacques Ortis. . . . 1
Le Chev. de Maison-Rouge. 1
Georges. 1
Fernande. 1
Pauline et P. Bruno. 1
Souvenirs d'Antony. 1
Sylvandire. 1
Le Maître d'armes. 1
Fille du Régent. . . 1
Guerre des femmes. 2
Isabel de Bavière. . 2
Amaury. 1
Cécile. 1
Les Frères Corses. . 1
Impress. de Voyage.
— Suisse. 3
— Le Corricolo. . . 3
— Midi de la France. 2
— Bords du Rhin. . 1
— Capitaine Aréna. 1
Collier de la Reine. 3
Ange Pitou. . . . 2
Les deux Diane. 3
Bâtard de Mauléon. 2
Acte. 1

E. DE GIRARDIN.

Études politiques. . 1
Questions administ. et financières. . . 1
Le Pour et le Contre. 1
Bon sens, bonne foi. 1
Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nat. 2

EM. SOUVESTRE.

Un Philosophe sous les toits. 1
Conf. d'un ouvrier. 1
Derniers paysans. . 2
Chroniq. de la mer. 1
Scènes de la Chouannerie. 1
Dans la prairie. . . 1
Les Clairières. . . . 1
Scènes de la vie intim 1
Le Foyer breton. . 2
Sous les filets. . . . 1
En Quarantaine. . . 1
Histoires d'autrefois. 1
Nouv. et romans. . 1
Derniers Bretons. . 2

PAUL FÉVAL.

Le Fils du diable. . 4
Myst. de Londres. . 3
Amours de Paris. . 2

GABRIEL RICHARD.

Voy. autour de ma maîtresse. 1

LOUIS REYBAUD.

Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques. 4

BAB.-LARIBIÈRE.

Hist. de l'Assemblée nat. constituante 2

ALBERT AUBERT.

Illusions de jeunesse 1

F. LAMENNAIS.

La Société première 1

EUGÈNE SUE.

Sept Péchés capitaux 6

IIe SÉRIE
à 3 fr. le vol.

LAMARTINE.

Geneviève. 1
3 mois au Pouvoir. . 1
Toussaint Louverture 1
Confidences. 1

JULES JANIN.

Hist. de la littérature dramatique. 4

PR. MÉRIMÉE.

Nouvelles (3e édit.). 1
Episode de l'Hist. de Russie. 1
Les Deux Héritages. 1
Etudes sur l'Hist. romaine. 1
Mélanges historiq. et littéraires. . . 1

DE STENDHAL.

De l'Amour. 1
Promenades dans Rome. 2
Chartreuse de Parme 1
Rouge et Noir. . . . 1
Romans et Nouvell. 1
Histoire de la peinture en Italie. . . 1
Vie de Rossini. . . . 1
Mém. d'un Touriste. 2
Racine et Shakspeare. 1
Vies de Haydn, de Mozart etc. 1
Correspondance inédite. 2

H. CONSCIENCE.

Scènes de la vie flamande. 2
Veillées flamandes (sous presse). . . 1
Guerre des Paysans (sous presse). . . 1

HENRI BLAZE.

Ecrivains et Poëtes de l'Allemagne. . 1
Souv. et Récits des Camp. d'Autriche. 1
Episode de l'Hist. du Hanovre (s. pr.). 1

CH. DE BERNARD.

Le Nœud Gordien. . 1
Gerfaut. 1
Le Paravent. 1
L'Ecueil. 1
Les Ailes d'Icare. . 1
La Peau du Lion. . 1
L'Homme sérieux. 1
Un Beau-Père . . . 1
Le Gentilhomme campagnard. . . 2

Mme H. BEECHER STOWE

TRADUCT. E. FORCADE

Souvenirs heureux, voy. en Angleter., en France et en Suisse (s. presse).. 2

CH. DE MAZADE

L'Espagne moderne. 1

J. AUTRAN

Laboureurs et soldats.... 1

JOHN LEMOINE.

Etudes critiques et biographiques. . . 1

GUST PLANCHE.

Portraits d'Artistes. 2
Etudes sur l'Ecole française 2

F. PONSARD.

Théâtre complet. . . 1
Etudes antiques. . . 1

ÉMILE AUGIER.

Poésies complètes. 1

A. DE BROGLIE.

Etudes morales et littéraires. 1

LOUIS REYBAUD.

Mœurs et Portraits. 2
Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. 1
Nouvelles. 1
Romans. 1
Comtesse de Mauléon 1
La Vie à rebours. . 1
Marines et Voyages. 1
La Vie de Corsaire. . 1
La Vie de l'employé. 1

Mme E. DE GIRARDIN.

Marguerite. 1
Nouvelles. 1
Le Vic. de Launay. 1
Le Marquis de Pontanges. 1

ANT. DE LATOUR.

Etudes sur l'Espagne 2

ALPH. KARR.

Agathe et Cécile. . 1
Les Femmes. 1
Soirées de Sainte-Adresse. 1
Raoul Desloges. . . 1
Lettres écrites de mon jardin. . . . 1
Au bord de la mer (sous presse). . . 1

FETIS

Causeries musicales 1

MÉRY.

Les Nuits anglaises. 1
Les Nuits italiennes. 1
Les Nuits d'Orient. 1

TH. GAUTIER.

Les Grotesques. . . 1
Constantinople . . . 1
En Grèce et en Afrique (s. presse). . 1

DE PONTMARTIN.

Contes et Nouvelles. 1
Causeries littéraires 1
Le Fond de la Coupe 1

OCT. FEUILLET.

Scènes et Proverb. 1
Bellah. 1
Scènes et Comédies. 1

LÉON GOZLAN.

Hist. de 130 femmes 1
Les Vendanges. . . . 1
Nouvelles. 1

D'HAUSSONVILLE.

Histoire de la politique extérieure du gouvernement franç. 1830-1848. 2

EUG. FORCADE.

Etudes historiques. 1
Hist. des causes de la Guer. d'Orient. 1

HENRY MURGER.

Scènes de la Bohême. 1
Scènes de la Vie de jeunesse. 1
Le pays Latin. . . . 1
Scènes de campagne 1
Les Buveurs d'eau. 1

A DE VALBEZENNES

(LE MAJOR FRIDOLIN)

Récits d'hier et d'aujourd'hui (sous presse)

CUVILLIER-FLEURY

Portraits politiques et révolutionnaires 2
Etudes historiques et littéraires. 2
Voyages et Voyageurs 1
Nouv. Etudes histor. et litté. (s. presse) 1

JULES SANDEAU.

Catherine. 1
Nouvelles. 1
Sacs et Parchemins. 1
Un Héritage. 1

MARQUIS DE SAINTE AULAIRE.

Les derniers Valois. 1

ALEX DUMAS FILS.

Dame aux Camélias. 1
Contes et Nouvelles. 1
La Vie à vingt ans. . 1
Antonine. 1
Aventures de femmes (sous presse). . . 1

E. TEXIER.

Critiques et Récits
Contes et Voyages.

AMÉDÉE ACHARD

Châteaux en Espagne

LE GÉNÉR. DAUMAS

Chevaux du Sahara

AUGUST MAQUET

Nouvelles (s. presse)

ARNOULD FRÉMY

Journal d'une jeune Fille. . . . .

L. RATISBONNE.

L'enfer du Dante (traduct. en vers, texte en regard). .

PAUL DELTUF.

Contes romanesques
Récits dramatiques

PAUL DE MOLÈNES

Caractères et Récits du temps.
Aventures du temps passé. . . . .
Hist. sentimentales et militaires. . . .

F. MALLEFILLE.

Le Collier. . . . .

C. CARAGUEL.

Soirées de Taverny.

THÉOD. PAVIE.

Scènes et Récits des Pays d'outre-mer.
Etudes et Voyages (sous presse). . .

CH. REYNAUD.

D'Athènes à Baalbek
Epîtres, Contes Pastorales.

HECT. BERLIOZ.

Soirées de l'orchest.

L. VITET.

Les Etats d'Orléans.
La Ligue . . . . . .

F. DE CONCHES

Léopold Robert. . .

L.-P. D'ORLÉANS

ex-roi des Français

Mon Journal. Evénements de 1815.

DE GROISEILLIEZ

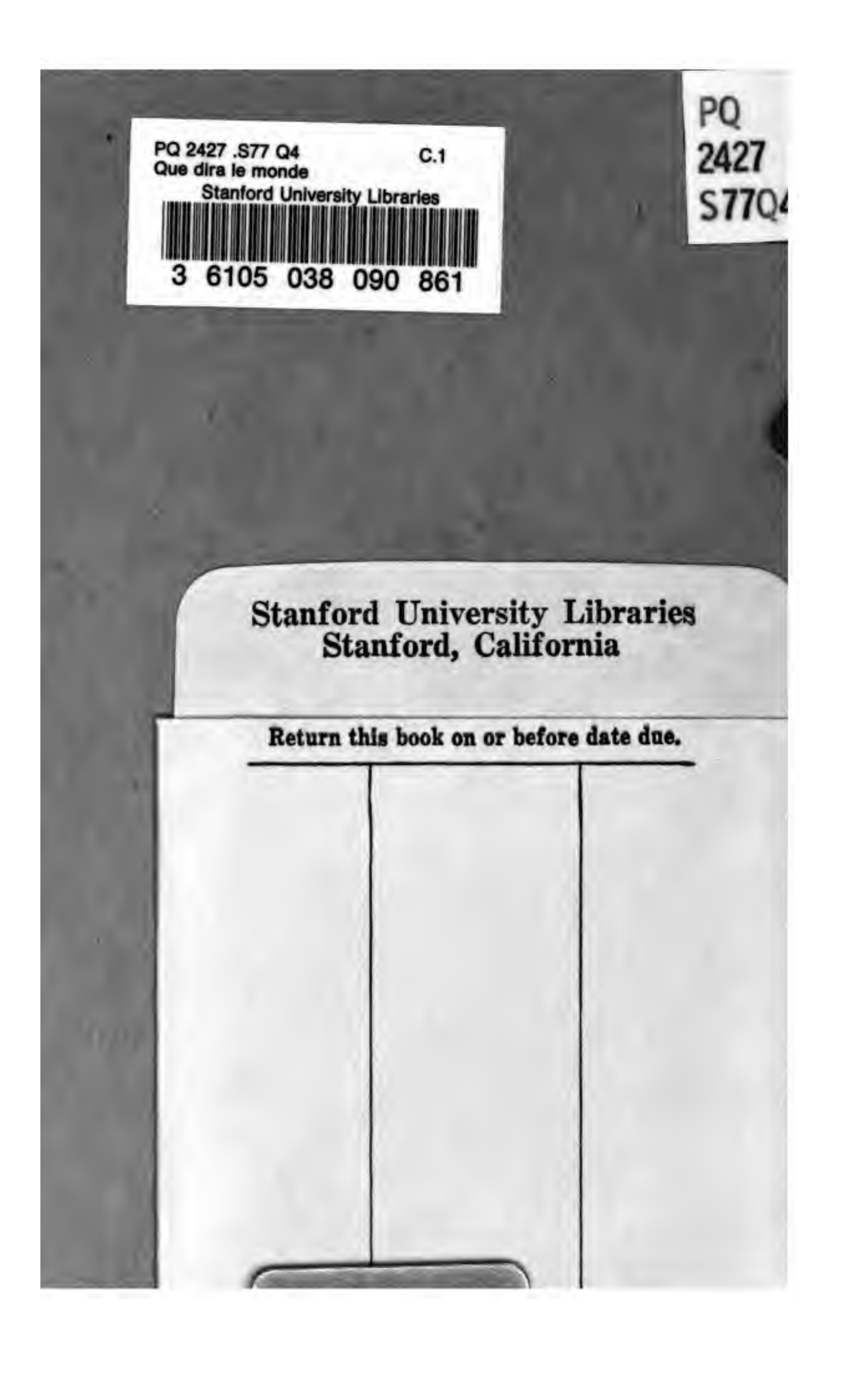
Histoire de la Chute de Louis-Philippe

CHAMPFLEURY.

Contes vieux et nouveaux. . . . . .
Les Excentriques.

MILE THOMAS.

Histoire des Ateliers nationaux. . . .



PQ 2427 .S77 Q4
C.1
Que dira le monde
Stanford University Libraries
3 6105 038 090 861
PQ
2427
S77Q4
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

